U d'/of OTTAWA
39003002341898

Universitas
BIBLIOTHECA

POÈMES POPULAIRES

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

DU MÊME AUTEUR :

POÉSIE

En voyage, 3e édition, poésies, récits et souvenirs. 1 volume grand in-18. . . . . 3 50

Pages intimes, poésies, ouvrage couronné par l'Académie française, 7e édition. 1 vol. grand in-18. 3 50

Poèmes populaires, ouvrage couronné par l'Académie française, 10e édition. 1 volume grand in-18. 3 50

Pendant la Guerre, poésies, 7e édition. 1 vol. grand in-18 . . . . . 3 50

Les Pigeons de la République, poésie récitée à la Comédie-Française. Grand in-18 . . . . . » 50

Bon Jour, Bon An! compliment lu à la Comédie-Française, le 1er janvier 1871. Grand in-18 . . . » 50

Henri Regnault, poésie récitée à la Comédie-Française. Grand in-18 . . . . . » 50

Le Dernier Délai, poésie récitée à la Fête de l'Arbre de Noël des Alsaciens-Lorrains, en 1873. . » 50

A nos Hôtes, poésie récitée au Trocadéro. . . . » 50

Anniversaire! poésie récitée à la Fête de l'Arbre de Noël des Alsaciens-Lorrains, en 1878. . . . . » 50

THÉATRE

Les Ouvriers, drame en un acte, en vers, représenté sur le Théâtre-Français, ouvrage couronné par l'Académie française. 11e édition. Grand in-18. . . 1 50

Pour les Blessés, scène dramatique, en vers, représentée sur le Théâtre-Français. 3e édition. In-8o. » 50

L'Absent, drame en un acte, en vers, représenté sur le Théâtre-Français. 5e édition. Grand in-18. . 1 50

Paris. — Typ. Ch. Unsinger, 83, rue du Bac.

EUGÈNE MANUEL

POÈMES POPULAIRES

OUVRAGE COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE

La Robe. — La Chanteuse.
L'École. — La Bien-Aimée de l'ouvrier.
La Mort du Saltimbanque.
La Fille aux bobines. — La Mère et l'Enfant.
La Prière des folles, etc.

ONZIÈME ÉDITION

PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

M DCCC LXXXIV
Droits de reproduction et de traduction réservés.

LIBRARY THECA

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

PQ
3347
.M2P6
1884

http://www.archive.org/details/pomespopulaire00manu

AVERTISSEMENT

DE LA PREMIÈRE ÉDITION.

Le volume de vers que nous présentons au public était achevé et presque entièrement imprimé au mois de juillet 1870. En présence des événements qui ont suivi, nous ne pouvions songer à le publier. Nous le donnons aujourd'hui tel qu'il devait paraître, sans en rien retrancher, sans y rien ajouter.

Nous aurions lieu de regretter seulement de ne pas nous être hâté davantage. La plupart des morceaux qui composent ce recueil ont été écrits, comme on pourra s'en convaincre, depuis plusieurs années; quelques-uns doivent à l'incomparable interprétation d'artistes d'élite, que nous nous plaisons à remercier ici, une sorte de publicité anticipée, qui en pourrait, au besoin, fixer ou confirmer la date.

Il y avait peut-être, avant la crise que nous venons de traverser, plus de hardiesse et une sorte de prévision

à poser même un doigt timide sur quelques-unes de nos plaies sociales, et à réclamer résolument pour la poésie un rôle qui, du reste, ne lui est plus contesté désormais.

Même après la guerre étrangère et la guerre civile, après une année qui a fait vieillir tant de choses, qui en a rajeuni tant d'autres, et qui, sur presque tous les points, a si violemment déplacé les préoccupations publiques et particulières, nous espérons que ces *Poèmes populaires* n'auront rien perdu de leur opportunité.

Nous admirons autant que personne cette grande poésie qu'on pourrait appeler désintéressée, qui, détachant le lecteur des sollicitudes contemporaines, le transporte dans le monde éternellement beau de la rêverie pure, lui donne des jouissances d'un ordre presque abstrait, où la réalité de chaque jour, souvent vulgaire, affligeante, brutale, n'a rien à voir, où l'art le plus exquis s'alimente de sa propre substance, et demeure son unique fin. Les poètes, sans doute, ont le droit de ne point dater leurs œuvres; ils dominent parfois le temps et l'espace d'assez haut pour n'être plus que les échos de l'humanité tout entière, répercutés d'âge en âge.

Aujourd'hui cependant d'autres devoirs s'imposent aux

poètes, et sans qu'il soit nécessaire de leur attribuer une mission spéciale, qui pèserait à la modestie de quelques-uns, il est permis d'affirmer que la poésie, comme le théâtre, a une tâche à remplir; qu'elle doit, de plus en plus, dans ses peintures, être de son temps, s'associer à cette recherche ardente des problèmes de la vie moderne, et ne pas craindre de se hasarder plus avant et plus bas dans l'expression des idées, des passions et des souffrances qui agitent la société démocratique.

Oui, la pauvreté, l'ignorance, le travail pénible, le vice dégradant, l'héroïsme obscur, toutes les inégalités, toutes les détresses et toutes les résignations, voilà le thème de cette poésie nouvelle, où ne manqueront, aux mains de plus habiles, ni les vives images, ni les émotions poignantes, ni les grâces inattendues, ni les puissants contrastes d'ombre et de lumière, ni les sévères enseignements.

Nouvelle, c'est beaucoup dire. Les poètes français ou étrangers n'ont pas attendu ce jour pour emprunter des sujets à la vérité populaire, et jeter même un coup d'œil dans ce gouffre dont l'éclair des révolutions permet seul de mesurer la profondeur. Mais ce qui n'était chez la plupart qu'une inspiration passagère, et, chez deux ou

trois, que la prescience du génie. peut devenir définitivement une des grandes voies de la poésie contemporaine.

C'est dans cette voie que nous avons essayé d'entrer : nous avons cherché à saisir, dans les destinées des humbles et des petits, la poésie cachée; nous l'avons trouvée peut-être sur les grands chemins, dans les rues, dans les ateliers, les taudis et les hospices, et aussi dans le fond ténébreux de ces consciences qui n'ont pas encore pris pleine possession d'elles-mêmes. Nous avons écouté les battements de notre cœur, quand une de ces misères trop oubliées s'offrait à nos yeux; nous avons voulu attester, sous une des formes qui ont nos préférences, des émotions sincères où l'esprit de parti n'a rien à voir; nous avons obéi à cette voix secrète qui nous disait obstinément : « C'est par là qu'il faut aller! » et nous nous sommes mis en route avant d'autres, comptant bien que nous serions rejoint par de plus jeunes qui déjà nous suivent, mais prêt à nous arrêter sans regret pour les regarder passer.

Octobre 1871.

POÈMES POPULAIRES

I

LA ROBE.

A MON AMI C COQUELIN

De la Comédie-Française.

Dans l'étroite mansarde où glisse un jour douteux
La femme et le mari se querellaient tous deux.
Il avait, le matin, dormi, cuvant l'ivresse,
Et s'éveillait, brutal, mécontent, sans caresse,
Le regard terne encore, et le geste alourdi,
Quand l'honnête ouvrier se repose, à midi.
Il avait faim; sa femme avait oublié l'heure;

Tout n'était que désordre aussi dans sa demeure;
Car le coupable, usant d'un stupide détour,
S'empresse d'accuser, pour s'absoudre à son tour!

« Qu'as-tu fait? d'où viens-tu? réponds-moi. Je soupçonne
Une femme qui sort et toujours m'abandonne.
— J'ai cherché du travail : car, tandis que tu bois,
Il faut du pain pour vivre, et s'il gèle, du bois!

— Je fais ce que je veux!
— Donc je ferai de même!
— J'aime ce qui me plaît!
— Moi, j'aimerai qui m'aime
— Misérable!... »

Et soudain, des injures, des cris,
Tout ce que la misère inspire aux cœurs aigris;
Avec des mots affreux mille blessures vives;
Les regrets du passé, les mornes perspectives,

Et l'amer souvenir d'un grand bonheur détruit.
Mais l'homme, tout à coup :
« A quoi bon tout ce bruit ?
J'en suis las ! tous les jours, c'est dispute nouvelle,
Et c'est par trop souvent me rompre la cervelle.
Beau ménage vraiment que le nôtre, après tout !
Je prends, à vivre ainsi, l'existence en dégoût.
Rien ne m'attire plus dans cette chambre sombre
Où la chance est mauvaise, où des malheurs sans nombre
M'ont accablé. »
La femme aussitôt :
« Je t'entends.
Eh bien, séparons-nous ! d'ailleurs, voilà longtemps
Que nous nous menaçons.
— C'est juste !
— En conscience,
J'ai déjà trop tardé.
— J'eus trop de patience.

Une vie impossible!

— Un martyre !

— Un enfer !

— Va-t'en donc! dit la femme, ayant assez souffert ;
Garde ta liberté ; moi, je reprends la mienne!
C'est assez travailler pour toi. Quoi qu'il advienne,
J'ai mes doigts, j'ai mes yeux : je saurai me nourrir.
Va boire! tes amis t'attendent ; va courir
Au cabaret! le soir, dors où le vin te porte!
Je ne t'ouvrirai plus, ivrogne, cette porte!
— Soit. Mais supposes-tu que je vais te laisser
Les meubles, les effets, le linge, et renoncer
A ce qui me revient dans le peu qui nous reste,
Emportant, comme un gueux, ma casquette et ma veste?
De tout ce que je vois il me faut la moitié.
Partageons. C'est mon bien.

— Ton bien? quelle pitié!

Qui de nous pour l'avoir montra plus de courage ?

O pauvre mobilier, que j'ai cru mon ouvrage!
N'importe! je consens encore à partager :
Je ne veux rien de toi, qui m'es un étranger! »

Et les voilà prenant les meubles, la vaisselle,
Examinant, pesant; sur leur front l'eau ruisselle:
La fièvre du départ a saisi le mari;
Muet, impatient et sans rien d'attendri,
Ouvrant chaque tiroir, bousculant chaque siège,
Il presse ce travail impie et sacrilège.
Tout est bouleversé dans le triste taudis,
Dont leur amour peut-être eût fait un paradis.
Confusion sans nom, spectacle lamentable!
Partout, sur le plancher, sur le lit, sur la table,
Pêle-mêle, chacun, d'un rapide regard,
Entasse les objets et se choisit sa part.
« Prends ceci; moi cela!
— Toi, ce verre; moi, l'autre!

— Ces flambeaux, partageons!

— Ces draps, chacun le nôtre! »

Et tous deux consommaient, en s'arrachant leur bien,

Ce divorce du peuple, où la loi n'est pour rien.

Le partage tirait à sa fin; la journée,

Froide et grise, attristait cette tâche obstinée;

Quand soudain l'ouvrier, dans le fond d'un placard,

Sur une planche haute, aperçoit à l'écart

Un vieux paquet noué, qu'il ouvre et qu'il déplie.

« Qu'est-ce cela? dit-il; du linge qu'on oublie?

Voyons!... des vêtements?... une robe?... un bonnet?...»

Leur regard se rencontre, et chacun reconnaît,

Intactes et dormant sous l'oubli des années,

D'une enfant qui n'est plus les reliques fanées.

Ils s'arrêtent tous deux, interdits et sans voix;

Leur cœur est traversé d'un éclair d'autrefois;

Leur fille en un instant revit là, tout entière,

Dans sa première robe, hélas! et sa dernière.
« C'est à moi, c'est mon bien! dit l'homme en la pressant
— Non, tu ne l'auras pas, dit-elle, pâlissant;
Non; c'est moi qui l'ai faite et moi qui l'ai brodée...
— Je la veux.
— Non, jamais! pour moi je l'ai gardée,
Et tu peux prendre tout! laisse-moi seulement,
Pour l'embrasser toujours, ce petit vêtement.
O cher amour! pourquoi Dieu l'a-t-il rappelée,
Depuis trois ans tantôt qu'elle s'en est allée,
Si bonne et si gentille!... Ah! depuis son départ,
Tout a changé pour moi : maintenant, c'est trop tard! »

Et, d'un pas chancelant, elle prit en silence
Les objets, qu'il lâcha sans faire résistance.
Elle arrêta longtemps sur ces restes sacrés,
Immobile et rêvant, ses yeux désespérés;
Embrassa lentement l'étroite robe blanche,

Le petit tablier, le bonnet du dimanche;
Puis, dans les mêmes plis, comme ils étaient d'abord,
Sombre, elle enveloppa les vêtements de mort,
En murmurant tout bas:
« Non! non! c'est trop d'injure!
Tu te montres trop tard!
— Trop tard? En es-tu sûre?
Dit l'homme en éclatant : et puisque notre enfant
Vient nous parler encore, et qu'elle nous défend
De partager la robe où nous l'avons connue,
Et que pour nous gronder son âme est revenue,
Veux-tu me pardonner? je ne peux plus partir! »
Il s'assit. De ses yeux coulait le repentir.
Elle courut à lui :
« Tu pleures?... ta main tremble?... »
Et tous deux, sanglotant, dirent : « Restons ensemble! »

1866.

II

LA CHANTEUSE

A THÉOPHILE GAUTIER.

La pauvre enfant, le long des pelouses du Bois,
Mendiait : elle avait des larmes véritables;
Et, d'un air humble et doux, joignant ses petits doigts.
Elle courait après les âmes charitables.

De longs cheveux touffus chargeaient son front hâlé
Ses talons étaient gris de poussière, et sa robe
N'était qu'un vieux jupon à sa taille enroulé.
Où la nudité maigre à peine se dérobe!

Elle allait aux passants, les suivait pas à pas,
Et disait, sans changer un mot, la même histoire,
De celles qu'on écoute et que l'on ne croit pas :
Car notre conscience aurait trop peur d'y croire !

Elle voulait un sou, du pain, — rien qu'un morceau !
Elle avait, je ne sais dans quelle horrible rue,
Des parents sans travail, des frères au berceau,
La famille du pauvre, à peine secourue !

Puis, qu'on donnât ou non, elle essuyait ses pleurs,
Et s'en retournait vite aux gazons pleins de mousses
S'amusait d'un insecte, épluchait quelques fleurs,
Des taillis printaniers brisait les jeunes pousses,

Et chantait ! — Le soleil riait dans sa chanson !
C'était quelque lambeau des refrains populaires

Et, pareille au linot, de buisson en buisson,
Elle lançait au ciel ses notes les plus claires.

O souffle des beaux jours! mystérieux pouvoir
D'un rayon de soleil et d'une fleur éclose!
Ivresse d'écouter, de sentir et de voir!
Enchantement divin qui sort de toute chose!

L'enfant, au renouveau, peut-il gémir longtemps?
Le brin d'herbe l'amuse et la feuille l'attire!
Sait-on combien de pleurs peut sécher un printemps,
Et le peu dont le pauvre a besoin pour sourire?

Je la regardais vivre et l'entendais de loin.
Comme un fardeau que pose un porteur qui s'arrête,
Elle allégeait son cœur, se croyant sans témoin,
Et les senteurs d'avril lui montaient à la tête!

Puis, bientôt s'éveillant, prise d'un souvenir,
Elle accostait encor les passants, triste et lente;
Son visage à l'instant savait se rembrunir,
Et sa voix se traînait et larmoyait dolente!

Mais, quand elle arriva vers moi, tendant la main,
Avec ses yeux mouillés et son air de détresse :
« Non! lui dis-je. Va-t'en, et passe ton chemin!
Je te suivais : il faut pour tromper plus d'adresse.

« Tes parents t'ont montré cette douleur qui ment?
Tu pleures maintenant : tu chantais tout à l'heure! »
L'enfant leva les yeux et me dit simplement :
« C'est pour moi que je chante, et pour eux que je pleure. »

1869.

III

LA BIEN-AIMÉE DE L'OUVRIER.

A MON AMI LÉOPOLD FLAMENG.

« Holà! toi qui presses le pas,
Jeune ouvrier, l'outil au bras,
Dis-moi quelle est ta bien-aimée?
— Ma bien-aimée est une enfant;
Elle habite un grenier; le vent
Y descend avec la fumée!

« Elle a seize ans depuis avril;
Mais son cœur est vraiment viril!
Elle est malade, elle toussaille;

Elle est maigre et n'a pas de seins;
Seule, entre quatre murs malsains,
Je la regarde qui travaille!

« L'aiguille pique jour et nuit;
Nul ne pénètre en son réduit;
Et moi, je l'aime comme un frère!
Elle veut vivre sans amant,
Avec deux oiseaux seulement,
Qui gazouillent pour la distraire.

« L'hiver, elle a manque de feu;
Sa robe est mince et coûte peu;
Fenêtre et porte sont mal closes!
Je l'entends parler quelquefois,
Et j'ai peur de sa frêle voix,
J'ai peur de ses pommettes roses!

« Les longs travaux ne sont pas gais :
Elle a les yeux bien fatigués;
On devine le mal qui germe!
Et, pour lui rendre la santé
Il lui faudrait, vienne l'été,
Les foins coupés, l'air de la ferme!

« Bon Dieu! je l'épouserais bien!
Elle refuse, ne veut rien,
Et me sourit de la fenêtre
Elle y paraît comme un lis blanc.
Hier, elle a craché le sang :
Vous êtes médecin, peut-être?... »

« — Holà! toi qui presses le pas,
Pâle ouvrier, l'outil au bras,
Que devient ta pauvre enrhumée?

« Je vais la voir à l'hôpital!
Le ciel est son pays natal :
Priez Dieu pour ma bien-aimée! »

1869.

IV

LE REPOS DU PAYSAN.

A CH. GOUNOD.

L'office a commencé : l'église est large ouverte;
La grosse voix du chantre éclate jusqu'à nous.
On aperçoit, du seuil, les femmes à genoux;
Les hommes sont dehors, la tête découverte.

Tandis que le serpent fait ses rauques accords,
Debout, libres du poids des bêches et des pioches,
Ils devisent entre eux, les deux mains dans leurs poches,
Sous leurs habits de fête étirant leurs grands corps

C'est la loi du repos : ils ont, pour la journée,
Quitté l'arpent de terre, à peine ensemencé;
Sur les longs coteaux bruns le soc gît enfoncé;
Dans les chaumes déserts la herse est retournée.

Ils ont laissé les bœufs à l'étable accroupis,
Et, comme eux absorbés dans un oubli paisible
Ils tournent par instants vers l'autel invisible
Leur front, dont la sueur est sur tous nos épis!

Les bras ont travaillé, l'âme prend sa revanche :
Car, redressant l'échine aux premiers carillons,
Le rude paysan, le fils des noirs sillons,
Courbé durant six jours, n'est droit que le dimanche.

1869.

V

LES DEUX AMES.

A M. SAINT-MARC GIRARDIN

De l'Académie française.

I

Dans le ciel habitaient deux âmes,
Deux âmes de petits enfants,
Qui voltigeaient comme ces flammes
Que les marais livrent aux vents :

Êtres divins, tous deux semblables
Par l'innocence et la beauté,

Voyant des choses ineffables
Aux secrets de l'éternité.

Avec l'impatient coup d'aile
D'oiseaux qui désertent leurs nids,
Fiers de leur liberté nouvelle
Ils parcouraient des infinis!

Ils allaient d'étoile en étoile,
Fendaient l'azur d'un même essor;
Et, comme en mer fuit une voile,
Voyaient s'enfuir les astres d'or!

Tout autour, masses vagabondes
Où s'égare notre raison,
Voguaient, par flottilles, les mondes,
Dans l'océan sans horizon.

Variant leur course nocturne,
Ils sondaient l'impalpable éther,
Allant des anneaux de Saturne
Aux aurores de Jupiter;

Ils volaient des splendeurs à l'ombre,
Des nuits pâles aux jours vermeils,
Et s'amusaient d'erreurs sans nombre
A vouloir compter les soleils!

Dans ces poussières lumineuses,
Dans ces abîmes de clarté
Où blanchissent les nébuleuses
Qui brillent par les soirs d'été,

Ils écoutaient les harmonies
Que les globes font dans leur cours

S'attristaient sur les agonies
Des mondes éteints pour toujours.

Parfois, approchant de la terre,
Émus d'un indicible effroi,
Ils plaignaient l'astre solitaire
Dans son atmosphère de froid;

Ou bien, ils suivaient la traînée
Des comètes aux crins de feu;
Et, de la route illuminée,
Envoyaient un sourire à Dieu!

II

Un jour, Dieu dit : « L'heure est venue;
Un sein mortel doit vous nourrir!

Sur terre toute âme est tenue
D'aller renaître pour mourir! »

Aussitôt les deux frêles âmes,
Dociles aux célestes lois,
Dans le sein tremblant de deux femmes
Lors descendirent à la fois.

L'une était une jeune reine
Qui, souriant à chaque pas,
Gravissait, superbe et sereine,
Un des beaux trônes d'ici-bas!

Un peuple attendait le doux être;
Le canon, de sa grosse voix,
Annonça qu'il venait de naître
Un enfant héritier des rois!

Un palais devint sa demeure;
On s'écrasait pour l'entrevoir;
Et le poète chanta l'heure
Qui vit éclore tant d'espoir!

Et l'or, la dentelle, la soie,
Charmaient ses yeux à peine ouverts;
On mit dans son berceau la joie,
Et dans ses rêves l'univers!

Et, par un étrange partage,
L'autre mère avait pour abri
Les murs nus d'un sixième étage,
Où l'enfant fit son premier cri;

Il tomba du pays des anges
Au plus sombre toit des vivants :

La charité marqua ses langes,
Et l'admit parmi ses enfants;

Un sein flétri reçut sa bouche,
Des pleurs coulaient sur son sommeil,
Un dur oreiller fut sa couche,
Un amer baiser son réveil :

Car c'était un fils de la honte,
Un pauvre être chétif et laid,
Buvant l'outrage et le mécompte
Avec chaque goutte de lait.

Dans le berceau qu'elle balance,
L'œil fixe et le cœur attristé,
La pâle mère a vu d'avance
La misère et l'obscurité !

Puis, quand chaque âme ainsi fut née,
Dieu mit un voile à son passé :
— Et c'est alors, ô destinée,
Que ton mystère a commencé!

1867

VI

FLEURS D'ORANGE.

Près des vitres d'une fleuriste,
Une femme, immobile et triste,
Se tient debout sur le trottoir :
Masque pâle, allure équivoque,
Toute la créature évoque
Les impurs fantômes du soir!

Mais elle n'est point à son rôle :
Le passant que sa jupe frôle

Lui trouve le front soucieux ;
Elle est là, farouche, isolée,
Et la vue aux glaces collée
Avec un rêve dans les yeux.

On dirait qu'elle a pris racine
Devant l'objet qui la fascine
Et la force à s'humilier !
La foule passe : elle demeure.
Elle oublie et le froid et l'heure :
Elle voudrait tout oublier !

Mais ce ne sont pas ces merveilles,
Ces bouquets à braver les veilles,
Ces fleurs peintes qu'on croit cueillir,
Ni le feuillage, ni la gerbe,
Ni la perle sur un brin d'herbe,
Qui, tout bas, la font tressaillir !

Elle regarde, elle se penche :
Sur un coussin de moire blanche,
Qu'un globe de verre défend,
Fleurit la couronne sans tache.
Et le bouquet blanc qu'on attache
Au sein virginal d'une enfant!

Et la pauvre fille est jalouse :
Elle se mesure à l'épouse :
Et c'est le cœur épouvanté
Qu'elle couve, d'un œil étrange,
La couronne de fleurs d'orange
L'auréole de pureté!

1865.

VII

ORGUE DE BARBARIE.

A MON AMI TH. NICOL

Une joueuse d'orgue était là, dans la rue;
Et de joyeux enfants une bande accourue
S'empressait alentour, et criait, et dansait,
Sans voir que la pauvresse en jouant pâlissait :
Car, tandis qu'un enfant, debout à côté d'elle,
Tendait la main, qu'un autre étreignait sa mamelle,
Dans un berceau fixé sur l'orgue, et retenu
Par une vieille corde, un autre, demi-nu.

L'œil clos, la lèvre bleue et les petits bras maigres,
Couché sur l'instrument qui s'égaie en sons aigres,
S'éteignait, ficelé dans des langes pourris!
Il souffrait, il poussait parfois de faibles cris;
Et la mère étouffait quelque larme nouvelle :
Et toujours l'autre main tournait la manivelle;
Et la polka stridente, au rythme sautillant,
Succédait à la valse; et, toujours frétillant
La troupe des enfants suivait la pauvre femme,
Qui voyait ces teints beaux et frais, la mort dans l'âme.

1863

VIII

LA FILLE AUX BOBINES.

A J.....

Dans ces terribles ateliers
Qui vendent du travail aux femmes,
Il est des tableaux familiers
Faits pour troubler longtemps les âmes,

Sous ces châssis et ces plafonds
Où logent cent visages blêmes,
Le vice aux mystères profonds
Nous pose d'effrayants problèmes;

Un rien parfois découvre à l'œil
D'obscurs secrets, dont l'analyse
Est un défi pour notre orgueil,
Qui raisonne et qui moralise;

Et tous les livres les plus beaux
Ont peine à rendre l'épouvante
Que font naître ces longs tombeaux
Où la pudeur descend vivante!

Un jour, distrait aventurier
J'entrepris un pèlerinage
Aux vertes pentes du mûrier,
Dans les cantons du moulinage;

J'admirais comme en longs fils d'or,
Sur les métiers, de broche en broche,

La soie invisible se tord,
Se double, et fuit, et se rapproche.

Je vis, par hasard, en passant
Au milieu de faces hideuses,
Un profil pur et ravissant,
Dans l'atelier des dévideuses;

Un être frêle, qui semblait
A quinze ans n'en compter que douze;
Une fillette, qu'affublait
Une robe en forme de blouse;

Un petit ange, en cet enfer
Où la matière est tyrannique,
Où l'âme passe dans le fer,
Et par le fer se communique.

Parmi ces vieilles au front gris,
Je distinguais ses blondes tresses;
Et ses pauvres bras amaigris
Racontaient d'affreuses détresses;

Mince et pâlotte, à son métier
Elle s'agitait sans relâche;
Le jour, pour elle, tout entier
N'était qu'une implacable tâche

Sous les bobines qui tournaient,
Rattachant chaque brin de soie,
Ses petits doigts allaient, venaient,
Serraient ou lâchaient la courroie;

Elle était là, sur ses talons,
Depuis l'aube, auprès des machines,

Et secouait ses cheveux longs
Pour rire avec ses deux voisines.

Elle riait, oui! — Je voulus
La voir de plus près à l'ouvrage,
Sourire à ses doigts résolus,
Et saluer ce fier courage.

Je la prenais pour une enfant :
Quand je vis — abîme insondable! —
Sa taille épaisse, et, par devant,
Sa robe au relief formidable!

Le vice infâme et sans dessein
Avait fait son œuvre sommaire;
Et le lait lui montait au sein,
A cette enfant près d'être mère!

Mais ce qui me glaça le cœur,
C'est qu'elle était calme et paisible,
L'air satisfait, plutôt moqueur,
Dans une attitude indicible,

Et qu'avec son regard charmant
Et sa lèvre au rire si prompte,
Elle portait effrontément
Le poids sacré de cette honte.

1863

IX

LA PART DE L'AMOUR.

A MON MAITRE ET AMI JULES SIMON

De l'Académie française

Souvent, durant les nuits sombres et pluvieuses,
J'ai vu les chiffonniers, tribus silencieuses,
De leurs rouges falots balançant les reflets,
Descendre des faubourgs, comme des feux follets.
Hommes, femmes, enfants, pleins d'aspects funéraires,
La hotte au dos, pareils à de grands stercoraires,
Le long des pavés gras s'abattent par moment,

Et fouillent dans l'ordure avec acharnement.
Ils ont, loin du soleil, sur leurs visages hâves.
Cet air étiolé qu'ont les plantes des caves;
Et, comme elles, voués au noir, sinistres fleurs,
Ils gardent de la nuit les morbides pâleurs.
Souvent je les ai vus, vers le soir, spectres mornes,
Encor tout endormis, s'accroupir près des bornes,
A l'angle des vieux murs, pêle-mêle, étendus,
Si bien qu'avec la boue on les eût confondus!
Les petits, pauvres corps grêles et rachitiques,
Formaient de leurs falots des cercles fantastiques,
Et riaient tristement, assis en rond, vêtus
De ces haillons à qui nous voulons des vertus!
Qui pourrait les noter, les bizarres colloques
Qu'échangent dans la nuit tous ces chercheurs de loques,
Tous ces fils de la fange et de l'obscurité,
Qui n'ont pas abdiqué leur part d'humanité;
Qui, parce qu'une hotte a dansé sur leurs lombes,

N'en connaissent pas moins les berceaux et les tombes,
Ont la joie, et la haine, et le farouche amour,
Dans leurs nuits sans sommeil et leurs âmes sans jour!
Ils aiment, ces gens-là!

L'autre soir, une troupe
Se partageait la rue, un tas pour chaque groupe.
Ils couraient, se hâtaient d'arriver les premiers
Sur ces entassements hideux et ces fumiers;
Ils se ruaient dessus avec des cris de joie,
Comme d'âpres corbeaux picorant dans leur proie :
Quand un gars, s'approchant d'un ignoble monceau
D'épaves, qui gisaient au revers d'un ruisseau,
Où s'étalaient jetés hors des maisons voisines,
Pour d'horribles menus, les reliefs des cuisines,
Se campa devant, prêt à s'offrir en rempart,
Car trois autres suivaient, qui convoitaient leur part;
Mais lui, casquette au nez, pantalon sur les hanches,

Déjà pour le combat relevait ses deux manches;
Et, — tandis que dans l'ombre, appelant son amant,
Une pâle femelle accourait lestement,
Et montrait, retroussant quelques hardes crasseuses,
Sa jambe nue et maigre aux chevilles osseuses,
Sauvage, l'œil ardent sous ses longs cheveux roux,
— Il écartait ses trois compagnons : son courroux,
Que d'un reflet sanglant la lanterne illumine,
Même sous ses haillons lui donnait fière mine;
Et, levant son crochet, il dit : « Je prends ce tas !
Il est pour ma maîtresse : on n'y touchera pas! »

1869.

X

LE MOULE BRISÉ.

A M. J. MICHELET.

Chaque être est, dans le tout, un exemplaire unique :
Avant, rien de semblable; après, rien de pareil;
Et chaque fois que Dieu crée et se communique,
C'est un enfantement, ce n'est pas un réveil.

Dans sa mobilité partout la vie abonde,
Sans pouvoir revenir au chemin parcouru;
On ne remplace pas un ciron dans le monde :
L'être est irréparable, une fois disparu!

Dieu qui, pour féconder le sein de la nature,
Dans l'infini du temps a l'infini pouvoir,
Ne produit pas deux fois la même créature,
Et ne redonne rien de ce qu'il a fait voir!

Pour se multiplier toujours, rien ne lui coûte,
Excepté de refaire un être que j'aimais.
Dans les âges futurs d'autres naîtront sans doute,
Aussi beaux, aussi bons : mais le même, jamais!

Sans doute, il survivra, cet être que je pleure;
Je puis le retrouver dans l'obscur avenir;
L'instinct qui me l'apprend ne saurait être un leurre :
L'âme peut commencer, et ne jamais finir!

Mais, dès qu'elle a quitté l'enveloppe charnelle,
Laissant sa vague image aux cœurs irrésolus,

Dieu détruit sans retour la forme originelle,
Comme un moule brisé qui ne servira plus !

Par lui tout continue et rien ne recommence ;
Tout est nouveau, tout change, au ciel comme ici-bas :
Il sème, et, prodiguant la vie et la semence,
Malgré l'éternité, ne se répète pas !

1867

XI

LA MORT DU SALTIMBANQUE.

A MON AMI ÉMILE DESCHANEL.

I

Encore une triste semaine !
Il a vraiment l'âme inhumaine,
Le saint qu'hier on a fêté !
Bateleurs, déclouez vos planches,
Pliez vos loques des dimanches :
Vous avez manqué de gaîté !

Pauvres gens ! Comptez la recette :
Elle danse dans la cassette.

Les gros sous font un petit tas.
Il faut du pain ; la vie est chère;
Demain, vous ferez maigre chère;
Après demain... l'on ne sait pas !

Allez ! roulez ! suivez sans cesse,
Sous la misère qui vous presse,
La route qui n'a pas de fin,
Fils bâtards de la fantaisie,
Qui trouvez votre poésie
Dans les angoisses de la faim !

II

Sous son bout de tuyau qui fume.
Là-bas s'éloigne dans la brume

La caravane aux volets verts.
La longue voiture ambulante
Prend son allure somnolente :
Que Dieu la garde de revers !

Sur tous les grands chemins de France,
Depuis sa plus lointaine enfance,
Le saltimbanque a voyagé.
Voilà longtemps qu'il est en route;
Son œil s'éteint, son dos se voûte,
Son vieux visage est ravagé

Essuyant mépris et déboire,
Il a sur tous les champs de foire
Planté son étroit campement,
Et débité dans les parades,
Sous de navrantes mascarades,
L'intarissable boniment.

Dans les granges ou sur les places
Il a dressé, pour ses grimaces,
Les tréteaux pourris par les ans,
Et cloué contre sa baraque
L'escalier dont le sapin craque
Sous le sabot des paysans;

Il a, de village en village,
Traîné dans le coin d'une cage,
Entre des barreaux de bois noir,
— Horrifique ménagerie ! —
Un phoque à la panse amaigrie,
Un loup pelé, piteux à voir;

Il a, tendant son escarcelle,
Sur son nez promené l'échelle,
Jonglé sur le ventre et le dos,
Ou, du fond de sa gibecière,

Tiré l'illusion grossière,
Aux yeux stupides des badauds!

Brave homme! il travaille en famille :
Rien n'est plus souple que sa fille,
Sous son corsage pailleté,
Quand son corps disloqué se joue
Sur le tapis semé de boue,
Dans son élastique beauté!

Son fils est l'hercule aux reins larges,
Qui lutte ou soulève des charges,
D'un bras nerveux et tatoué;
Sa femme est la femme géante,
Dont le conscrit, bouche béante,
Contemple le maillot troué!

Tous les enfants, la bru, le gendre,
Il faut les voir et les entendre,

Acharnés sur leur instrument,
Quand du patron la voix magique
Nasille : « En avant la musique!
Voici l'instant... et le moment!... »

Chacun a son geste et son rôle.
Amusez-nous! Que l'on soit drôle,
Les vieux, les aînés, les marmots!
Ils sont dix : que chacun apporte
Aux bagatelles de la porte
Ses quolibets et ses gros mots!

Lui, vétéran de la bohème
Il a reçu trente ans lui-même
Les soufflets qu'il lance à son tour;
Tricorne au front, fard sur la joue,
Il s'échauffe, il hurle, il s'enroue,
Il brûle son sang chaque jour!

Plus d'une fois, la langue aride,
Le ventre creux, l'estomac vide,
A jeun chez de gros campagnards,
Il a, d'une dent affamée,
Dévoré l'étoupe enflammée,
Avalé sabres et poignards!

Car tu dois rire, quand tout manque,
Sombre gaîté du saltimbanque!
Il pend un crêpe à tes grelots!
Ta grimace contre nature
Cache souvent une torture,
Et dissimule des sanglots!

Près d'un fossé, dans la montée,
La caravane est arrêtée

Sur un grand chemin tout poudreux
Depuis la dernière bourgade,
Le vieux saltimbanque est malade :
L'œil est terne et le pouls fiévreux.

On dételle la maigre rosse
Qui dix ans tira le carrosse,
Et jeûne aussi, les mauvais jours.
La troupe est sur pied; tout s'agite:
Les pauvres gens, cela meurt vite.
Le père est bien bas! Du secours!

Du secours! on discute, on pleure :
Que faire? On est à plus d'une heure,
Même en courant, du bourg voisin!
Un des garçons, à travers plaine,
En maillot rose, à perdre haleine,
S'en va querir un médecin!

Il saute, avec des bonds sauvages,
Taillis, fossés et marécages,
Souillé de boue, éperdument;
Il arpente les champs sans borne,
Par un temps noir, sous un ciel morne,
Dans un sinistre isolement.

IV

Dans le logis, spectacle étrange!
Partout un burlesque mélange,
Comme une ironie à la mort!
On respire à peine, on suffoque
Parmi cette odeur de défroque
Où la tribu grouille et s'endort!

Frippes dans les coins entassées,
Sales casaques rapiécées,

Velours qui n'a plus de couleur,
Langes d'enfants à la mamelle,
Tout est confondu, pêle-mêle,
Sous le plafond du bateleur!

Dans le fond du chariot sombre,
Sous de vieux rideaux qui font ombre,
Le saltimbanque est dans son lit.
Le front suant, la voix éteinte,
Grave, et sans pousser une plainte.
Il souffre, il frissonne, il pâlit

Plus de rire! plus de grimace!
Il s'en va, le joyeux paillasse!
Les jours de gaîté sont passés.
Le tapis, témoin de ses luttes,
Et tout râpé sous les culbutes,
Couvre ses pieds déjà glacés!

Sur sa chaise d'équilibriste
L'hercule est assis, lourd et triste,
Les deux coudes sur ses genoux;
Et son regard qui désespère,
Sans se détacher du vieux père,
Dit tout bas : « Que deviendrons-nous? »

Près de lui, la femme sauvage
Remue, au hasard, un breuvage
Que le dompteur a préparé;
Et, stupide, à la même place,
Sous sa perruque de filasse,
Le pître ouvre un œil effaré

La géante au chevet s'incline :
Les sanglots gonflent sa poitrine;
Sa main retient la vieille main;
Et les petits, tout en guenilles,

Se traînent, comme des cheuilles,
Dans la poussière du chemin.

V

Sur son lit le vieillard se dresse;
Un suprême éclair de tendresse
Illumine son teint blafard;
Il avance vers ceux qu'il aime
Son visage affreusement blème
Sous une couche de vieux fard.

« Adieu, petits! adieu, la vieille!
Dit-il; sur vous que le ciel veille!
Surtout, ne vous séparez point!...
Tu pleures, là-bas, imbécile?
Mourir n'est pas si difficile,
Quand la vie est dure à ce point!

« Trouver du pain, c'est une affaire!
J'aurais dû, certes, pour bien faire,
Choisir pour vous d'autres métiers!
Mais l'exemple est là, qui dispose!
Des culbutes, c'est peu de chose
A laisser à ses héritiers!... »

Il veut encor parler, sourire;
Ses yeux se voilent; le délire
Bientôt divague en mots confus;
Et dans la phrase qu'il achève
Il n'aperçoit déjà qu'en rêve
Ses amis qu'il ne connaît plus.

Il revoit la foule, il pérore;
Sa voix qui meurt murmure encore.
« Voici l'instant... et le moment!... »
Sa main sur sa tempe livide

Passe, et s'agite dans le vide :
Ce fut son dernier boniment!

Les enfants pleurent, tête basse.
La femme, tandis qu'il trépasse,
Sur ses lèvres, avec effort,
Retrouve un lambeau de prière!
Elle est veuve. — Apprêtez la bière :
Le pauvre saltimbanque est mort.

1863.

XII

LE NID.

A MA SŒUR.

Pour tenir l'enfant la femme est assise:
La nature, tendre en tous ses desseins,
D'avance a marqué la place précise,
Entre les genoux, les bras et les seins:

Doux nid de l'oiseau, dès qu'il vient de naître,
Asile sacré, berceau sans pareil,
Où Dieu prépara pour le petit être,
Auprès du lait pur, le profond sommeil.

Point de gazons fins ni de jeunes mousses :
Les mères ont mieux pour leurs nouveau-nés!
Leurs bras ont trouvé des courbes plus douces
Que tous nos fauteuils si capitonnés!

Le dormeur est là, souriant et rose :
Un bras le retient, l'autre le défend;
Tandis qu'un regard descend et se pose
Des yeux de la mère au front de l'enfant!

Et cette tendresse, où Dieu se révèle,
Vous la retrouvez la même partout :
Est-on jeune ou vieille, est-on laide ou belle,
L'enfant ne connaît orgueil ni dégoût.

Car toute caresse est pour lui pareille;
Il trouve à qui l'aime assez de beauté :

La plus misérable, alors qu'il s'éveille,
Reçoit son sourire, et l'a mérité !

Qu'importe la bure épaisse et vulgaire,
Ou les plis soyeux couvrant les genoux ?
Peut-être à l'enfant, qui n'y songe guère,
Les haillons troués font un lit plus doux !

1867.

XIII

LE LIS BLANC.

Oh! triste! — Le lis blanc taché de boue immonde!
La robe virginale arrachée en lambeau!
Tout ce qu'on peut rêver de plus pur en ce monde,
Tout ce que la jeunesse a de saint et de beau,
L'innocence à quinze ans, l'oiseau qui s'effarouche,
La rose ouverte à peine aux rayons du matin,
Qui s'effeuille aussitôt sous le doigt qui la touche.
La lèvre où reste encore un sourire enfantin.

Tout est perdu, flétri, sans retour, sans remède!
La honte a fait son œuvre; un instant a suffi :
Car tu passais par là, misère, à qui tout cède;
Sphinx dont la voix nous jette un éternel défi !

L'avez-vous vu sortir de cette sombre allée,
Le vice encor surpris qui ne se connaît pas,
Le vice dans la fleur hier immaculée,
La fillette de Greuze ayant glissé plus bas?
L'enfant gauche, aux yeux bleus qui regardent en face,
Et dont le doux regard veut être provocant?
Timidité mourante et qui joue à l'audace,
Dernière chasteté qui lutte en abdiquant!

Oh! triste! — La débauche a bien choisi sa proie!
Dans un corps plus parfait jamais n'avait battu
Un cœur mieux préparé pour toute honnête joie!
Jamais vice n'avait promis plus de vertu!

Tout est mort. Prends le deuil, ô foyer domestique!
Maudit soit le premier, pour tant de lâcheté,
Jeune ou vieux, riche ou pauvre, amoureux ou sceptique,
Qui, voyant ce front-là, ne l'a point respecté!

1865.

XIV

L'ÉCOLE.

A M. ERNEST LEGOUVÉ

De l'Académie française.

Dans un village, au bord du chemin, sur un banc,
Grave sous sa pelisse et son haut bonnet blanc,
Une vieille, qui rêve au soleil, est assise,
Auprès d'elle, une enfant l'examine, indécise,
Et semble ruminer au fond de son cerveau
Quelque dessein profond, téméraire et nouveau.
Elle vire alentour, se consulte, s'arrête,
Hésite encore; enfin, hochant sa jeune tête,

Elle avance et, d'un air assuré, bravement,
La tirant par la manche et par le vêtement :

« Grand'mère, lève-toi !
— Que me veux-tu, petite ?
Dit l'aïeule, et pourquoi me lever ?
— Allons vite !
Reprit l'enfant, je veux t'emmener : il est tard ! »
La vieille sur l'enfant fixa son clair regard,
Et sourit : « Où veux-tu me conduire?...
— A l'école !
— A l'école ?
— Oui. C'est dit. Tous les jours.
— Es-tu folle ?
Que veux-tu que j'y fasse à mon âge ? on dirait
Que je tombe en enfance, et l'on se moquerait !
Veux-tu qu'à mes dépens chacun s'en vienne rire? »
Mais l'enfant :

« Non ! suis-moi. Je veux t'apprendre à lire !
Je sais déjà, grand'mère, et ce n'est pas bien long.
Je le veux. Viens. L'école est tout près. Pourquoi donc
Les vieux n'y vont-ils pas, puisque c'est pour apprendre ? »

La femme regarda l'enfant sans la comprendre.
Celle-ci tiraillait l'aïeule par le bras :
« On épelle d'abord les lettres, — tu verras, —
Sur de grands tableaux noirs, pendus à la muraille ;
Puis...
— Mais je ne ferai, mon enfant, rien qui vaille,
La mémoire me manque, et je n'ai plus mes yeux
Tu ne songes donc pas qu'ils se font déjà vieux !
Pour tricoter tes bas, j'ai besoin de lunettes,
Et mes conceptions ne sont plus assez nettes !
Ce qu'on dit aujourd'hui, je l'oublirai demain.
— Je ne t'ai jamais vu de livre dans la main,
Grand'mère ! sur ton banc, sans rien faire et rien dire.

Tu restes tout le jour, tristement. Il faut lire!
Le livre que je lis, comme à moi, te plaira;
Et, si tu veux dormir, cela t'endormira!
Tu pourras suivre aussi la messe, le dimanche,
Dans le vieux paroissien que j'ai vu sur la planche;
Et, quand on lira haut, toi, tu liras tout bas.
Enfin, c'est mon idée, et l'on ne rira pas! »

Et l'enfant, obstinée à sa sainte chimère,
Sans vouloir de raisons, répétait : « Viens, grand'mère! »
Et, tandis qu'une main l'attirait, l'autre main
Montrait, d'un geste ardent et sacré, le chemin!

O naïve ferveur! volonté magnanime!
O des devoirs nouveaux pressentiment sublime!
Oui, quand l'homme a besoin de ces enseignements,
Les plus humbles d'esprit s'éveillent instruments :

Toute main peut semer la graine salutaire;
Et parfois l'on entend sortir, — touchant mystère! —
Comme du ver luisant monte à nous la clarté,
Des lèvres des petits la grande vérité.

1867.

XV

LE TAILLIS.

Dans un étroit sentier je cheminais songeant;
L'aube aux pâles clarités m'invitait à poursuivre.
La brise du matin, par les bois voyageant,
Tournait les pages de mon livre.

Ah! si j'avais la voix du doux pasteur latin,
Comme je chanterais ce jour qui vient d'éclore

Chaque rayon nouveau glisse et joue incertain
Sur l'herbe ou la feuille qu'il dore!

L'œil aime à s'égarer dans les taillis épais,
Ou sous la verte allée aux profondeurs magiques,
Séjour qu'auraient jadis, dans les âges de paix,
Peuplé les dieux mythologiques!

O repos des grands bois! pénétrante beauté!
Aux fêtes du printemps comme tout nous convie.
Partout des bruits, des chants, le réveil, la gaîté!
Partout l'espérance et la vie!

Les oiseaux sont partis : tous les nids sont déserts,
Mais chaque rameau cache une troupe joyeuse
La mésange en sifflant s'élève dans les airs,
D'où descend sa note rieuse.

La fleur s'épanouit pour l'insecte qui naît:
Sous l'effort des fourmis le brin d'herbe s'agite;
Le frelon sous son poids fait trembler le genêt;
Le lézard frétille en son gîte.

Dans ce temple d'azur, où tout germe et fleurit,
J'aspire à pleins poumons la joie et l'innocence;
Et les rêves d'amour, quand la terre sourit,
Voltigent avec complaisance!

S'il est des malheureux, qu'ils viennent! que ces lieux,
Comme un songe enchanteur, endorment leur tristesse!
La nature essuîra tous les pleurs de leurs yeux:
La nature est la bonne hôtesse!

Où voit-on des douleurs que son mâle entretien
Ne calme? Où nourrit-on des regrets sans remède!

Un invisible chœur murmure : « Tout est bien
Sous un ciel bleu, quand l'air est tiède! »

Mais déjà le soleil monte plus éclatant;
Couleurs, bruits et parfums, tout m'emplit, tout m'enivre.
Quand la nature ainsi se réveille en chantant,
O mon Dieu! qu'il fait bon de vivre!

La brume se dissipe à l'horizon vermeil;
Je veux dormir : cherchons un taillis solitaire.
Vieux chêne, prête-moi, pour goûter le sommeil,
Ton ombre pleine de mystère!

Le sommeil est plus doux sur le penchant des bois·
L'air est tout imprégné des senteurs de la sève·
La mousse où l'on s'endort semble cacher des voix
Qui bourdonnent dans votre rêve!

Mais soudain j'ai pâli, j'ai reculé d'effroi.
Ah! misère des cœurs! ah! vanité des choses!
Un homme s'est tué : son corps livide et froid
Gît au pied des églantiers roses!

XVI

LE DERNIER SALUT.

Vivant, cet homme était une âme basse et vile :
Il avait insulté, calomnié, menti,
Vendu sa conscience et trahi son parti.
Ses mains gardaient le sang de la guerre civile ·

Rien n'avait fatigué sa lâcheté servile.
Le mépris sur son nom s'était appesanti,
Et, debout sous la honte, il n'avait rien senti.
Nul ne saluait plus l'infâme par la ville.

Dans l'ombre s'est éteint le sinistre vieillard;
Là-bas obscurément s'enfuit le corbillard.
Pas un ami ne suit sa mémoire abhorrée :

Mais — ô respect des morts! culte grave et profond! —
Au milieu des saluts la dépouille ignorée
S'avance, et les plus purs se découvrent le front!

1863

XVII

MYSTICISME.

Mon esprit, comme un somnambule,
Hante la crête des grands murs;
Mes pas jamais ne sont plus sûrs
Qu'au bord des toits où je circule

Dans les ténèbres je vois clair :
Les yeux sont clos, l'âme est ouverte,
Et j'avance à la découverte
Dans la molle épaisseur de l'air.

Je ne vois rien que ma pensée,
Qui me guide infailliblement,
Et me fait poursuivre, en dormant,
Ma promenade commencée.

Pour le péril plein de mépris,
Je voyage de cime en cime,
Et je me penche sur l'abîme,
Et je regarde, — et je souris.

Les lois, les problèmes, les doutes,
Je les résous sans balancer;
Sur les gouffres, pour y passer,
Je me choisis d'étranges routes!

Dans les fentes de la cité,
Qui, d'en haut, me sont apparues,

Tous les passants, au fond des rues,
Semblent frappés de cécité.

Noyés dans leur gaz méphitique,
Ils s'acharnent, sur le pavé,
A chercher ce que j'ai trouvé
Grâce à ma folle gymnastique!

Où les plus braves auraient peur,
Je ne connais pas le vertige :
L'instinct secret qui me dirige
Vient du ciel, et n'est point trompeur

J'ai mis au feu mon dernier livre :
L'horizon en est trop étroit;
Et je suis monté sur le toit,
Pour respirer enfin, et vivre.

Je vole aux destins qui viendront,
Comme un navire à pleines voiles,
Et je crois toucher les étoiles
Dont la poussière est sur mon front!

J'entends à peine le murmure
De la misère et de l'erreur,
Qui s'agitent avec terreur
Sur cette fourmilière obscure.

Calme, dans ma sécurité,
Je berce ainsi ma vie entière,
Rêvant au bord d'une gouttière,
Quand le vide est à mon côté.

Mais surtout dans ma somnolence
Ne m'éveillez pas, mes amis!

Je suis parmi ces endormis
Qu'il faut laisser à leur silence ;

Je veux aller je ne sais où :
Mais, si vos voix troublaient mon somme,
Je tomberais comme un pauvre homme,
Et je me casserais le cou !

1865.

XVIII

LA BUVETTE.

A MON AMI HENRI DE BORNIER.

La pâle paysanne est auprès de la source.
Le mal qui la dévore est un mal sans ressource,
Et, pour tenter encore un remède incertain,
Elle est venue aux eaux, d'un village lointain.
Assise tristement dans sa douleur muette,
Elle est là, tout le jour, au banc de la buvette,
En bure, en gros sabots, sous son capuchon gris,
Qui fait comme un auvent à ses traits amaigris.
Sa bouche est déjà close et ne veut plus rien dire;

La mort a mis le pouce à son masque de cire;
Et, fixement ouverts, ses deux grands yeux rêveurs
D'une étrange façon regardent les buveurs.

Ils arrivent en foule et passent devant elle :
La dame au teint de lis, rajustant sa dentelle,
Devant le verre plein fait la moue un moment,
Dans la chaise à porteurs remonte lestement,
Et se balance au son de la valse allemande;
Le bon bourgeois, qui veut tout connaître, demande
A goûter le breuvage, et s'en va satisfait;
Le touriste, en buvant, pose et cherche un effet;
Monsieur l'abbé, soignant sa personne sacrée,
Vide avec onction la coquille nacrée;
L'amazone, essuyant son front, cravache en main,
A laissé sa jument aux grilles du chemin,
Et, d'un geste coquet, troussant sa jupe noire,
Et, pour montrer ses dents blanches, avant de boire;

Tandis que les enfants, à l'entour du bassin,
Avant de s'envoler comme un bruyant essaim,
Tendent gaîment le verre au filet d'eau qui fume!

Cependant la malade en son coin se consume :
Elle a posé, tremblants et déjà refroidis,
Sur ses genoux serrés ses longs doigts engourdis;
Un souffle haletant, poussé par intervalle,
Des poumons caverneux en sons rauques s'exhale;
Et, quand on l'aperçoit de loin, chacun tout bas
Se dit, rien qu'à la voir : « Tu ne guériras pas! »
Mais elle reste là, jusqu'au soir, immobile :
On dirait de ces lieux l'impassible sibylle.
Au milieu du joyeux concert des instruments,
Elle a pour nos oublis des avertissements,
Et fait asseoir, troublant ces heureux qu'elle envie,
Le spectre de la mort à la source de vie!

1867.

XIX

LE VIEUX PAROISSIEN.

A MADAME L. G.

Au parapet des quais, comme moi, sans scrupule,
Dans la boîte à deux sous vous l'avez rebuté,
Le pauvre paroissien qui, toujours écarté,
Surnage obstinément au fouillis qu'on bouscule!

Sa basane pelée a pris l'air indigent,
Et revêtu l'enduit des chambres enfumées;
Ses tranches, au contact du peuple accoutumées,
N'ont connu ni l'étui, ni le fermoir d'argent.

La garde maculée et la marge noircie,
Gras, crasseux, déchiré, les quatre coins ouverts,
Tanné par les étés, moisi par les hivers,
Il est là, misérable, et nul ne s'en soucie!

Les chercheurs curieux jamais ne l'ouvriront :
Ce qu'on y peut trouver ne vaut pas la dépense!
La parole de Dieu pourrit, sans qu'on y pense,
Et l'homme la condamne à ce dernier affront!

Ce n'étaient pas des mains délicates et blanches,
Ni des gants d'où s'exhale un parfum d'encensoir
Qui, sur le banc de chêne où l'humble va s'asseoir,
Tournaient assidûment ses pages, les dimanches :

Mais le pouce calleux du rude paysan
Qui croit comme un enfant aux divines merveilles;

Mais, ridés et tremblants, les doigts des pauvres vieilles,
La main de la servante ou bien de l'artisan.

O livre, tout rempli de naïves promesses,
Hôte obscur et discret de quelque galetas,
Avant d'en arriver à dormir dans ce tas,
Combien, depuis un siècle, as-tu suivi de messes?

Vieux bouquin de hasard, si tu nous racontais
Tout ce que tu reçus de saintes confidences,
Les bonheurs, les regrets, les longues pénitences,
Et tous les cœurs blessés que tu réconfortais?

Triste épave échouée aux rives de la Seine,
Maintenant te voilà sous la pluie et le vent,
Dédaigné, maltraité sans nul remords, bravant
Le voisinage impur de quelque livre obscène!

Le souffle d'air qui passe et qui s'en fait un jeu,
De tes flancs chaque jour détache une prière;
Et la feuille, emportée au cours de la rivière,
Semble, en tourbillonnant, prendre son vol vers Dieu

1860

XX

VILLANELLE.

Avec sa beauté de vingt ans,
Elle était partie, au printemps,
De son village.
Un jour d'hiver elle y revint,
N'ayant plus ni trente ans, ni vingt,
Vieille avant l'âge!

Ah! cité, cité de Paris,
A cette enfant qu'avez-vous pris?

Amour, quels biens tu nous offrais!
Elle avait un teint rose et frais
De pêche mûre,
Et vous parlait si chastement,
Qu'on n'entendait plus, par moment,
Qu'un doux murmure!

Ah! cité, cité de Paris,
Ce teint d'enfant, vous l'avez pris!

Elle avait des yeux étonnés
Que tout désir eût profanés;
Son âme fière
A Dieu seul eût voulu s'offrir :
Ses lèvres ne semblaient s'ouvrir
Qu'à la prière!

Ah! cité, cité de Paris,
Ce cœur d'enfant, vous l'avez pris!

Elle a des regards effrontés,
Qu'elle attache de tous côtés
Sans nulle honte;
Son rire a des éclats méchants;
Le rouge, en entendant ses chants,
Au front vous monte!

Ah! cité, cité de Paris,
Son doux rire, vous l'avez pris!

Elle a le geste libertin,
Sous une robe de satin
Qui traîne usée!
La bague qui brille à son doigt

N'est pas l'anneau sacré qu'on doit
A l'épousée !

Ah ! cité, cité de Paris,
L'honneur loyal, vous l'avez pris !

Les bonnes femmes du pays
Vous ont des airs tout ébahis
A leur fenêtre,
Et disent : « Qui donc vient là-bas ? »
Puis se détournent, n'osant pas
La reconnaître !

Ah ! cité, cité de Paris,
Tout son passé, vous l'avez pris !

La fièvre est dans ses yeux ardents ;
Elle a perdu cheveux et dents :

Gaîté, folie,
Jeunesse, hélas! que tout est loin!
Pauvre fille, meurs dans un coin,
Pour qu'on t'oublie!

Ah! cité, cité de Paris,
A cette enfant qu'avez-vous pris?

XXI

LES PEUREUX.

Ils ont peur! la jeunesse est pour eux trop légère!
Ils condamnent tout haut, ils redoutent tout bas,
Défenseurs attardés d'une œuvre mensongère,
L'avenir qui leur manque et la foi qu'ils n'ont pas!

Parler, penser, chercher, mots de langue étrangère,
Qu'ils entendent à peine et traduisent « combats »;
Et toute liberté leur semblerait trop chère,
Qui trouble leur sommeil ou hâte leur repas!

Passons outre. Jamais, de ces âmes craintives,
Et dans leur gravité béatement captives,
De ces sages enfin pour qui nous sommes fous,

— Pauvres déshérités, race longtemps proscrite
Que tremble d'embrasser leur tendresse hypocrite
Un saint élan du cœur ne descendra vers vous!

1830.

XXII

LA RUPTURE.

A ÉDOUARD THIERRY.

Un soir d'été, j'allais, d'humeur aventurière,
Le long d'un boulevard voisin d'une barrière.
Le paysage est triste, et vous le connaissez :
Un gazon sans couleur séchant dans des fossés;
De grands ormes poudreux dont la double avenue
S'allonge en une route uniformément nue;
Des bouges demi-clos, équivoques garnis,
Où d'étranges oiseaux nocturnes ont leurs nids;
Près de vagues terrains bordés de palissades,

D'inquiétants logis aux vineuses façades,
Des cabarets si noirs et si discrets, que l'œil
Des passants attardés n'ose en sonder le seuil.
Pourtant, dans sa misère et sa monotonie,
Cette morne nature avait son harmonie,

Il faisait encor jour, et le ciel était pur.
On n'avait pas alors démoli le grand mur;
Et ce lieu retiré, — presque une solitude, —
Est propice aux amants ainsi qu'aux gens d'étude.
Des rouliers assoupis suivaient seuls le chemin.
Prose ou vers, je ne sais, j'avais un livre en main,
Mais je ne lisais point : que vaut le meilleur livre,
Près de la vérité qu'on heurte et qu'on sent vivre?
Deux êtres devant moi marchaient à quinze pas,
Qui causaient sans me voir, ou qui n'y pensaient pas·
Et, dès les premiers mots, mon oreille attentive
Devina tout un drame, et demeura captive.

L'un était un jeune homme au regard effronté,
Qui marchait, l'air fendant, le chapeau de côté,
Sûr de lui, satisfait, menton gras, barbe rase,
Ayant quelque habitude à tourner une phrase,
De ces gens qui ne sont ouvriers ni bourgeois,
Et savent en jouer les rôles, à leur choix ;
Un beau mâle, un gaillard à la face replète,
Une âme de gredin dans le corps d'un athlète.
Il avait ses deux mains dans ses poches, parlait
D'une voix rude et brève, en homme qui voulait,
De ce ton convaincu dont la bouche s'explique,
Quand on a des raisons qui semblent sans réplique.

L'autre, — une femme, hélas ! vous l'avez deviné, —
Tête basse, et le front tristement incliné,
Pâle, le sein gonflé d'un chagrin qui l'oppresse,
Une fille du peuple, une enfant, sa maîtresse,
Cheminait près de lui sans lui donner le bras,

Avec lui s'arrêtait, sur lui réglait son pas,
Semblait, esclave inerte à son geste enchaînée,
Lire en ses mouvements toute sa destinée.
Surprise de souffrir et novice aux douleurs,
Elle allait en silence et dévorait ses pleurs.
Parfois, une parole, avec peine arrachée,
Sortait, comme un hoquet, de sa gorge séchée;
Il la brusquait alors, et la femme n'osait
Lui répondre; et voici ce que l'homme disait :

« Il se fait tard! allons, assez de radotage!
Tu parles de regrets? C'est dit. Je les partage.
Mais tous tes arguments, ma fille, sont piteux!
Je dois avoir enfin de la force pour deux.
Tu m'aimes? c'est fort bien : donne-m'en donc la preuve.
Tu veux te dévouer? je te mets à l'épreuve :
Séparons-nous. Tu fais, comme moi, ton devoir,
Il faut rompre d'un coup et ne plus se revoir.

— Quand donc?

— Dès aujourd'hui.

— Sans que rien m'y prépare?

— C'est le mieux! on s'embrasse, et puis l'on se sépare! »

Elle parut sortir d'un songe, et vivement :

« C'est donc vrai? tu ne veux plus être mon amant?

Dit-elle. J'écoutais sans entendre et sans croire,

Comme si, par moments, tu contais une histoire!

C'est vrai? tu ne veux plus de moi? tout est fini?

Et je vais remonter seule dans ce garni?

Je ne te verrai plus?... C'est vraiment ton idée?

Brusquement? dès ce soir?...

— La chose est décidée.

— Et tu pars?

— C'est possible.

— Et tu vas me laisser?

— Je te l'ai dit vingt fois. Faut-il recommencer?... »

Elle saisit sa main :

« Mais qui donc me protége?
Que ferai-je sans toi? sans toi que deviendrai-je?
A vivre loin de toi comment m'accoutumer?
Il ne me reste plus personne pour m'aimer! »

Et lui :

« Je te croyais plus de philosophie.
On ne fait pas toujours ce qu'on veut dans la vie!
Et, du moment qu'il faut, tôt ou tard, se quitter,
Le plus simple est encor de ne rien regretter.
Ces départs, ces adieux sont choses journalières,
Aux filles de ton âge histoires familières;
Et plus d'une, à ta place, eût fait moins d'embarras.
Des yeux comme les tiens plairont quand tu voudras;
Et jamais femme, ayant cet air et cette mine,
N'a souffert du veuvage et n'a crié famine! »

L'enfant, toujours plus pâle, ouvrit sur son amant
Un regard tout rempli d'affreux étonnement :
« Pour me parler ainsi, qu'ai-je fait qui te fâche?
Ai-je manqué de soins et négligé ma tâche?
Pour toi j'ai tout perdu, tout laissé, tout quitté :
Que veux-tu que je fasse avec ta liberté?
Toi parti, je ne vois tout autour qu'un grand vide ! »

Comme il ne soufflait mot, elle, d'un ton rapide :

« On ne peut donc rester ensemble, dans un coin,
Sous les toits? et s'aimer sans bruit? a-t-on besoin
De savoir ce que font les autres? ce qu'ils disent?
S'ils vous veulent du bien, du mal? s'ils vous méprisent?
Je suis une ouvrière : et toi donc? un commis.
On ne nous disait rien d'être à deux! c'est permis.
Tu me l'as dit toi-même. Et maintenant tu n'oses !
Je n'ai connu que toi pour m'expliquer les choses;

Et je ne saurais rien du monde et de l'amour,
Si tu n'étais venu... te souviens-tu du jour?...
Et, quand tu voyageais, bien loin dans une ville,
Je pleurais, j'attendais, je demeurais tranquille.
Je perdais loin de toi le sommeil et la faim.
Puis, quelquefois, — tu sais — l'on s'épouse à la fin.
Ne me juges-tu pas digne d'être ta femme?...

— Bon! voilà les grands mots! je connais cette gamme
T'épouser, toi, petite? il n'y faut pas songer.
C'est assez de folie, et je veux me ranger.
— Pourtant, tu m'avais dit, si je restais fidèle,
Qu'un jour viendrait, plus tard, qui sait?.. » murmura-t-elle
Puis, d'une voix plus faible encor :
« Tu resterais,
Si j'avais un enfant!
— Laisse là tes regrets!

Reprit-il. Je t'ai dit mes raisons, qui sont bonnes.
C'est moi qui pense juste, et toi qui déraisonnes. »

Et pendant quelque temps les deux voix se taisaient.
A s'éloigner déjà tous deux se refusaient,
L'un, par un reste obscur de vague conscience,
Comme s'il eût rougi de trop d'impatience;
L'autre, par un effroi mortel, et sans pouvoir
Accoutumer sa vue à ne plus le revoir.

Oh! ce qui s'agitait au fond de sa pensée,
Ce que souffrait cette âme ardente et délaissée,
A qui l'amant ne sut rien apprendre qu'aimer,
Nul, d'un langage humain, ne pourrait l'exprimer ;
Tout entière au souci prochain de la rupture,
Elle pleurait, sentant plus vive sa torture;
Et, d'une ombrelle en jonc qu'elle avait à la main,
Frappait stupidement les cailloux du chemin.

Tout à coup:

« Mais enfin, dit-elle, si tu m'aimes?...
— Mes sentiments pour toi, ma chère, sont les mêmes;
Mais entends bien : l'amour n'est pas ce que tu crois.
On a tort d'oublier le monde : il a ses droits!
La jeunesse s'écoule, et tu sens qu'à mon âge
Il ne m'est plus permis de garder ce ménage,
Pour trimbaler le soir une maîtresse au bal!
Bon temps! mais la raison me dit que je fais mal.
La vie est sérieuse; un jour vient qu'on y songe;
Sur ces trois ans perdus il faut passer l'éponge.
Veux-tu qu'obstinément j'aille contrarier
Ma famille? On se plaint. On veut me marier.

— Te marier? dit-elle avec un cri.
— Sans doute.
L'avenir, le travail, enfin la bonne route...

Tu comprends?... dit l'infâme avec quelque embarras.

— Oui... » fit la pauvre enfant, qui ne comprenait pas.

Et, sur le même ton, sa parole emphatique
Déclamait les grands mots de morale pratique,
Que tous ces vils amants savent trouver un jour,
Sophistes de devoir comme ils l'étaient d'amour!
Il marchait, s'arrêtait, changeait dix fois de rôle,
Gesticulait des bras, du corps, haussait l'épaule,
Essayait le courroux, la pitié, la froideur,
S'éloignait par instant, comme un amant boudeur,
Puis revenait cruel, cynique, inexorable.

Et moi, j'aurais voulu crier : « Ah! misérable! »
Et, soulageant mon cœur en pleine liberté,
Jeter tout mon mépris à tant de lâcheté!

Mais ils pressaient leur marche avec la nuit venue.

Le soleil, d'un dernier reflet, dorait la nue;
D'orageuses vapeurs tout le ciel se chargeait,
Et l'obscur boulevard, plus désert, s'allongeait
Sous les vieux ormes gris qu'un vent plus frais balance
Le couple, près du mur, glissait dans le silence.
Lui, peut-être effrayé de se trouver des torts,
Sombre, se débattait contre un dernier remords.
Elle rêvait, pleurant son amour et sa joie.
Elle allait donc entrer dans l'inconnu. La voie
Qui se creusait obscure au devant de ses pas
L'entraînait dans des fonds qu'on ne remonte pas!
Je la devinais seule, assise à sa fenêtre,
Sans conseil, sans idée, et sans travail peut-être,
Essayant de plonger dans le vague avenir,
Et le cœur défaillant d'un amer souvenir!

Au détour d'une rue enfin ils s'arrêtèrent.
Quelque temps, sans parler, tous les deux hésitèrent.

C'était l'instant suprême et l'heure du départ.
Dans l'ombre, à quelques pas, j'écoutais à l'écart.
« Adieu ! » dit une voix.
Puis une autre, plus tendre,
Reprit tout bas :
« Adieu ! »
Pourtant je pus l'entendre.
Et l'homme, à pas pressés, dans la vaste cité
Disparut. Et la femme alla de son côté.

1863.

XXIII

LES PETITS CERCUEILS.

Des enfants ne me parlez pas!
Cela vous meurt entre les bras.
    Le petit être
Que cette mère a souhaité
Aurait mieux fait, en vérité,
    De ne pas naître!

Ah! sublimes tressaillements
Ivresse de tous les moments,
    Qui peut vous rendre?

Comme d'un nimbe illuminé,
Adorer l'enfant nouveau-né,
Le voir, l'entendre!

A peine est-il à son réveil,
Qu'on sent comme un plus chaud soleil
Qui vous féconde!
Pourvu qu'il vive, tout est bien :
Ce corps chétif, qui n'était rien,
Est tout un monde!

On se dédouble en son enfant;
Contre Dieu même on le défend!
On rit, on chante!
L'épouse devient, en un jour,
Encor plus sainte pour l'amour,
Et plus touchante!

A ces jolis êtres bercés
On fait des destins insensés;
On est prophète;
Et l'on trouve étroit l'avenir
Pour tous les biens qu'on fait tenir
Sur cette tête.

Et, soudain, le mal est venu :
Tout revêt un deuil inconnu,
Tout devient sombre!
Votre regard, le jour, la nuit,
Ne voit plus qu'un berceau qui luit
Même dans l'ombre.

On croyait — rêve paternel! —
Ce foyer d'amour éternel :
Il faut tout craindre!

On n'a qu'un pâle petit feu,
Qui lutte encore, brille un peu,
Et va s'éteindre!

On sent que tout veut s'arrêter;
On voit la lueur trembloter,
Mourir la flamme;
On voudrait, pour la rallumer,
Dans ces yeux qui vont se fermer,
Couler son âme;

Réchauffer ces pieds déjà froids,
Voir s'arrondir ces petits doigts
Aux ongles roses,
Et s'ouvrir, pour vous appeler,
Ces lèvres qui semblaient parler
De tant de choses!

Ce corps mignon, ce front si beau,
Il faut tout mettre en un tombeau!
L'âpre nature
— Vain caprice, ou cruel devoir! —
Inflige au cœur, sans s'émouvoir,
Cette torture!

Combien s'en vont dès qu'ils sont nés,
Sitôt à l'air, sitôt fanés,
Fleurs mal écloses;
Petits morts qui ne comptent pas,
Et qu'on ne pleure que tout bas,
Les portes closes!

Leur départ ne fait point de bruit;
Le plus souvent on les conduit
Sans nul cortège;

La foule est faite à ce chagrin!
La boîte est comme un grand écrin
Qui les protège.

Dans la rue on la voit passer,
Le long des maisons se glisser,
L'étroite bière;
Et, couvant des yeux le drap blanc,
Seul parfois le père, en tremblant,
Suit par derrière.

Il voit son trésor emporté,
S'arrête ou chancelle hébété,
Tel qu'un homme ivre!
— Hélas! Dieu fait-il des essais? —
Pourquoi, petit, si tu naissais
N'avoir pu vivre?...

Non! ne m'en parlez plus jamais!
Je les voulais, je les aimais
Comme on les aime!
Mais, quand je songe à tous ces deuils,
Quand je vois ces petits cercueils,
J'ai peur moi-même.

Ah! plutôt que d'être éprouvé,
Que jamais ce bonheur rêvé
Ne s'accomplisse!
Écarte-le, Dieu de bonté,
S'il doit un jour être acheté
Par ce supplice;

1867.

XXIV

ÉDILITÉ.

A ALPHONSE HIRSCH.

Ils poussent à regret, tes bourgeons printaniers,
Jardin de Médicis, éventré par des rues!
Nous ne reverrons plus tes grâces disparues,
Ni les jeunes amours sous tes vieux marronniers!

De ceux qui t'ont connu nous sommes les derniers;
Et les hautes maisons, avec leurs teintes crues,
Remplaceront, aux yeux des nouvelles recrues,
Les grappes de lilas et de faux ébéniers!

Je t'aimais! Que de fois, adossé d'arbre en arbre,
J'ai raconté mon rêve à tes reines de marbre!
Que ta longue avenue était courte aux amants!

Tes quinconces n'ont plus que des ombres banales;
Et Barthole, pâli par les embrassements,
N'y vient plus aspirer les senteurs matinales!

1867.

XXV

LA MÈRE ET L'ENFANT.

J'avais plus d'une fois fait l'aumône, le soir,
A certaine pauvresse errant sur un trottoir.
Comme un spectre dans l'ombre, et d'allure furtive,
On la voyait passer et repasser, craintive,
Maigre, déguenillée, et pressant dans ses bras
Un pauvre corps d'enfant que l'on ne voyait pas :
Cher fardeau, qu'un haillon emmaillote et protège,
Et qui dormait en paix, sous la pluie et la neige,

Trouvant, près de ce sein flétri par la douleur,
Son seul abri, sans doute, et sa seule chaleur!

Elle tendait la main. Suppliante et muette,
Sous les rayons blafards qu'au loin le gaz projette,
Elle glissait rapide, et, dans les coins obscurs,
Au détour des maisons ou le long des vieux murs,
S'approchait, d'un regard vous disait sa misère :
Et, comme à ces tableaux tout cœur ému se serre,
On lui donnait.
Parfois, j'ai longuement rêvé
A ces grands dénûments qui hantent le pavé!

Faut-il poursuivre, hélas! et ce que je vais dire,
La vulgaire pitié, l'accueillant pour maudire,
S'en fera-t-elle une arme? Et dans chaque passant
Aurai-je fait germer un soupçon renaissant?

Ah! si par mon récit j'allais fermer une âme,
Rendre suspect le pauvre, et la misère infâme;
Si je devais glacer un seul cœur révolté,
Si je devais tarir ta source, ô charité,
Et, rassurant tout bas l'égoïsme du sage,
Arrêter seulement une obole au passage,
Je me tairais! — Mais non. Pourquoi cacher sans fin
Les conseils ténébreux qui naissent de la faim?
Sondons, pour mieux guérir! Je hais le mal qu'on farde
J'aperçois plus profond l'abîme où je regarde,
Mais non pas moins navrante et moins digne d'amour
L'affreuse vérité qui se dévoile au jour!

Et qu'importe, après tout! Donnons dans chaque piège!
Devant la main qu'on tend l'enquête est sacrilège.
Pour que le pauvre ait droit à notre charité,
Il suffit de sa honte et de sa pauvreté;
Et tout ce qu'on découvre, et tout ce qu'on devine.

Ne doit rien retrancher de l'aumône divine!

Un soir, je vis la femme à vingt pas devant moi :
Elle précipitait sa course avec effroi :
On la suivait. Un homme, un agent l'interpelle,
Et, traversant la rue, il marche droit sur elle;
Il la saisit, du geste écarte brusquement
Le châle où reposait le pauvre être dormant,
Prend le bras qui résiste, et l'enfant tombe à terre!
L'enfant, non : pas un cri ne sortit de la mère.
Quelques haillons, noués d'un mauvais tichu blanc,
Jusqu'au bord du ruisseau vont en se déroulant;
Et, comme j'approchais, l'homme au cruel office
De l'informe paquet me fit voir l'artifice.

Un éblouissement me passa sur les yeux;
J'aurais voulu douter du spectacle odieux;
Et, bien qu'on m'eût déjà conté ce stratagème,

J'éprouvais un degoût à le toucher moi-même!
Ces enfants endormis que je rêvais si beaux
N'étaient plus désormais que langes et lambeaux!
De quel nom vous nommer, prières, larmes feintes?
O misère, qui joue avec ces choses saintes,
Et peut si bien mentir que le cœur se défend
D'un désespoir de mère et d'un sommeil d'enfant!

J'allais m'enfuir, laissant la misérable aux prises
Avec l'agent, moins tendre à de telles surprises,
Quand j'entendis, tremblante et brisée, une voix
Qui m'implorait :
« Monsieur! c'est la première fois!
Si vous voulez me croire, et venir, et me suivre,
Vous verrez l'autre : il vit! car le petit veut vivre!
C'est lui qu'hier encor je portais; mais ce soir
Il fait si froid! l'enfant est si chétif à voir;
Et, quand il tousse, on est si navré de l'entendre,

Que je n'ai pas voulu, pour cette fois, le prendre,
Car c'était le tuer, — vous comprenez cela?... —
Et c'est pourquoi j'ai fait bien vite... celui-là!
Qu'on ne m'arrête point! vous êtes charitable :
Venez, et vous verrez l'enfant, — le véritable. »

Et la femme aux haillons devant moi sanglotait;
Et j'ai cru, comme vous, ce qu'elle racontait.

1865.

XXVI

LA MAISON.

A. H. TAINE.

Connais-tu la maison basse
Où tu logeras un jour?
On a mesuré l'espace :
L'herbe foisonne alentour.

Elle n'a point de fenêtre;
C'est un logis assez noir;
Au dedans, l'on n'y peut voir;
Au large nul n'y peut être.

Les côtés en sont étroits,
L'un et l'autre bras y touche;
De bois blanc sont les parois,
Sur le bois blanc l'on se couche.

Quand on posera ton front
Sous le toit qui la domine,
Tu sentiras le plafond
Appuyer sur ta poitrine.

L'air y manque, et cependant
Jamais, accusant son gîte,
L'être pâle qui l'habite
Ne se plaint en descendant.

On la place en un lieu grave,
Dans une blanche cité,

Ou l'on s'arrange une cave
Pour toute l'éternité.

Elle a, si le bruit te pèse,
Un silence sans pareil.
Veux-tu dormir à ton aise
Rien n'y trouble le sommeil.

Il y fait froid, l'été même,
Oh! bien froid, quand vient la nuit,
Et nul être ne t'y suit,
T'aimât-il d'amour extrême!

Tes amis, le chapeau bas,
Viendront pour te faire escorte;
Mais les plus chers n'iront pas
Plus loin que la sombre porte.

LA MAISON.

Elle s'ouvre devant eux,
Béante dans l'herbe verte;
Quelques pleurs servent d'adieux
On la ferme, à peine ouverte.

De la terre par-dessus,
De tous les côtés la terre;
Et puis, il ne reste plus
Rien de toi, qu'un grand mystère

1868.

XXVII

LE POÈTE DES CAFÉS

A MON AMI ERNEST DESJARDINS

Le Grand Café de France était plein tous les jours.
Vous le voyez d'ici, sur la gauche du Cours,
Près de la Comédie, — édifice maussade,
Dont les neuf sœurs en plâtre écrasent la façade.
Il est le rendez-vous des oisifs de l'endroit,
Qui viennent s'y presser dans un espace étroit,
Et chercher, pour l'esprit qui jeûne, une pâture.

Ainsi qu'en toute calme et sage préfecture :
Officiers, commerçants, vieux garçons, vieux maris,
Visages ennuyés et visages flétris,
Où la province morne est tout entière empreinte,
Gros avaleurs de bière ou grands buveurs d'absinthe,
Piliers d'estaminet, gens heureux de s'asseoir,
Pour un cent de piquet, du matin jusqu'au soir!

C'était après dîner, par un froid temps de neige.
Les garçons bien rasés, et tout à leur manège,
Passaient et repassaient, apportant à la fois
Les dominos bruyants qui glissent sous les doigts,
Les pipes, les tapis et les cartes crasseuses,
Et les grogs odorants, et les chopes mousseuses;
Versant le petit verre, ami du grand journal,
Qui, taché de café, souillé, gras et banal,
Passe de main en main, traîne de table en table,
De ce flux et reflux épave lamentable!

On jouait, on buvait, on fumait. Au comptoir,
Ainsi qu'une perruche au bâton d'un perchoir,
Une limonadière, au teint fade et jaunâtre,
Trônait dans la vapeur, en nymphe de théâtre,
Et, d'un sourire mort et d'un terne regard,
Saluait des élus l'entrée ou le départ.
Dans un coin du café, sucrant leurs tasses pleines,
Et livrant des combats aux doctrines malsaines,
Les vieux habitués devisaient gravement
Du député, du maire et du gouvernement.
Des commis voyageurs, à la table voisine,
Commentaient des hôtels les vins et la cuisine,
Bousculaient les garçons, causaient à haute voix,
Et, pour mieux s'accorder, parlaient tous à la fois;
Tandis qu'à l'autre coin, se contant leurs fredaines,
Un gros major flanqué de quatre capitaines
Échangeaient, en riant, l'esprit de garnison,
Critiquaient le ténor, vantaient la Dugazon,

Et mêlaient aux regrets d'un amour infidèle
L'éloge d'un fusil du plus récent modèle.
Au centre, s'agitaient de solides gaillards,
Qui, penchant leur poitrail au drap vert des billards,
Stimulaient de gros mots leurs vanités jalouses,
Et fatiguaient de coups les bandes et les blouses!

Ce cliquetis, ces bruits confus, assourdissants,
Sous le fumeux plafond se croisaient en tous sens,
Quand la porte s'ouvrit, sur un carambolage.

Un grand vieillard entra, maigre, tanné par l'âge,
Le regard doux, craintif. Un habit noir fripé
Couvrait mal son long corps d'un drap mince et râpé;
Et son chapeau luisant, de ceux que l'on essuie
D'un revers de la manche, après un jour de pluie,
Racontait, tout cassé sur son vieux crâne nu,
De misères sans nom un poème inconnu!

Il garda quelque temps son allure indécise,
Comme un pauvre honteux au porche d'une église:
Enfin, las d'hésiter, pas à pas, le vieillard,
Se découvrant la tête, approcha du billard,
Et, tirant de sa poche un paquet de brochures,
De deux feuillets chacune avec leurs couvertures :
« Pardonnez-moi, messieurs, si je suis indiscret.
Ce sont des vers : peut-être avec quelque intérêt
Les lirez-vous. C'est moi, messieurs, qui les compose.
On rencontre des gens qui préfèrent la prose!
Mais vous aurez pitié du poète incompris,
Et vous me les prendrez pour deux sous : c'est le prix. »

Puis, pour parler ainsi s'étant fait violence,
Il tendit une feuille, et garda le silence.
Des vers! Vous demandez ce qu'étaient de tels vers?
Qu'importe! — Souriez au bizarre travers,
Raillez celui qui pare, en amant, ses pensées,

Et leur passe un collier de rimes enlacées;
Celui qui, dans ce siècle à la prose abonné,
Se couronne le front d'un vieux laurier fané!
Ah! le fou qui s'éprend de chimères pareilles,
Qui fait chanter tout bas le vers à ses oreilles,
Qui sait encor, — fût-il, d'ailleurs, burlesque ou non, —
Sans souci du réel, s'éprendre d'un vain son,
Adorer des beautés à peine saluées,
Et sur l'échelle d'or grimper vers les nuées,
Au dernier échelon demeurât-il perdu,
Je lui rends, en passant, l'honneur que je crois dû!
Oui, c'était un poète, un songeur, un des nôtres,
Peut-être un peu plus fou seulement que les autres,
Un de ces déclassés que la Muse, un beau jour,
A séduits d'un regard et troublés sans retour,
Et qui vont désormais, amoureux de la rime,
Dans l'univers distrait cherchant qui les imprime!

Or, près de nos joueurs, l'homme attendait confus,
Et ses regards baissés semblaient fuir un refus.
On le laissa longtemps sur ses pieds se morfondre,
Sans le remarquer même ou daigner lui répondre.

« Des vers? dit l'un enfin. Que nous propose-t-on?
— Des vers, beau troubadour? des vers de mirliton
Dit un autre. — Que veut de nous ce lunatique?
— Croit-il que nous ayons besoin d'un narcotique?
— Allons, la paix! rengaîne, ami, ta cargaison!
— Revenez au printemps : ce n'est pas la saison!
— Bonhomme, va conter à d'autres ton histoire! »
Et les coups résonnaient sur les billes d'ivoire.

Il se glissa sans bruit, tandis qu'on se moquait,
Vers de calmes joueurs qui faisaient un piquet;
Mais, sans lui donner même un coup d'œil charitable,

Pauvre homme, on l'accueillit par un capot sur table!
La tentative était, il faut bien l'avouer,
Malheureuse : il se tut, et les laissa jouer.

Plus loin, de bons bourgeois, lassés de leurs gazettes,
Le profil tout semblable à des casse-noisettes,
Appuyant dans leurs mains leurs mentons recourbés,
Autour d'un domino méditaient absorbés.
Il s'incline : « Prenez, messieurs, cet opuscule!
Deux sous! Ne croyez pas au moins que je spécule!
Je gagne peu de chose à me faire imprimer :
Mais, pourvu que l'on vive, il est doux de rimer!
— Cinq et trois! repartit une voix nasillarde.
— A vous offrir ces chants, messieurs, je me hasarde...
— Trois partout!
— Voulez-vous mes fables, mes quatrains?
Je fais de petits vers et des alexandrins...
— Six et trois!

— Voulez-vous une petite épître?
Je l'adresse aux amis inconnus : à ce titre,
Vous la verrez peut-être avec plus de plaisir.
— Double-six!
— Six et deux!
— Vous avez du loisir :
On emporte cela dans une promenade.
J'y raconte ma vie; et, sans fanfaronnade,
Si vous avez encor des pleurs, vous pleurerez!
Car ce sont mes chagrins, messieurs, que vous lirez;
J'y parle de ma femme et de ma pauvre fille;
Ce sont d'humbles récits que l'on goûte en famille.
J'avais pour l'élégie un précoce talent.
Personne ne la veut, l'épître?...
— Deux et blanc!
— Domino! »

Les joueurs faisaient la sourde oreille,

Car à la surdité l'âme sèche est pareille;
Et le vieillard, plus triste, alla vers l'autre coin,
Avec un gros soupir dont nul ne fut témoin.

Là, nos soldats fumaient, et vaillants, sans fatigue,
Recommençaient vingt fois un éternel besigue.
Il se mit au port d'arme, ainsi qu'un vieux troupier,
Et, tâchant de sourire, il tendit son papier.

« Ce sont, mes officiers, des vers : mon capitaine,
Chacun de ces feuillets en donne une centaine.
J'en ai pour tous les goûts et pour tous les états :
J'ai des vers pour péquins et des vers pour soldats.
Voulez-vous mon poème aux brigands de la Loire?
— Cent d'as!
— Préférez-vous mon ode à la Victoire?
L'églantine me fut donnée aux jeux Floraux,
Et j'ai chanté l'amour ainsi que les héros!

E.

Voici douze chansons, un recueil d'épigrammes...

— J'ai quatre-vingts de rois!

— J'ai soixante de dames!

— Je suis un vieux rimeur qu'il faut encourager.

J'étais plein d'espérance autrefois! Béranger

M'écrivit une lettre...

— As-tu fini, bonhomme?

Ta longue litanie, à la fin, nous assomme!

— Par charité, messieurs, car je n'ai pas mangé.

— On est de mendiants tous les jours assiégé!

— Ma foi! j'aime encor mieux la harpe et la guitare,

Dit un autre, en tirant de sa poche un cigare.

— Songez-y, je n'ai pas étrenné d'aujourd'hui.

A mon âge, il est dur d'avoir besoin d'autrui :

Ayez pitié! je n'ai pas mangé, je vous jure!

— Allons! prends cet argent, mais garde ta brochure

Dit un troisième.

— Non! c'est trop humiliant,

Et, pour être poète, on n'est pas mendiant!
— Je n'aime point les vers, vois-tu, c'est par principe.
Allons, donne pourtant! »
Pour rallumer sa pipe,
Il l'approcha du gaz.
« Oh! lisez-la d'abord!
Dit le vieillard tremblant et pâle comme un mort.
Le mépris est pour moi plus dur que la misère,
Et cette cruauté n'était pas nécessaire! »
La feuille n'était plus que cendre sous la main.
« Vous m'auriez fait plaisir, vous montrant plus humain,
Si vous l'aviez gardée et si vous l'aviez lue! »
Puis, d'un air tout confus :
« Messieurs, je vous salue! »

Dans une large poche il fit rentrer ses vers,
Et, d'un pas chancelant, s'éloigna de travers.
La brume du tabac, lui faisant un nuage,

Noyait sa silhouette et son maigre visage
Dans un lointain opaque et de vagues lueurs.
Il passait lentement au milieu des joueurs;
Le maître du café, sans bruit et d'un air digne,
L'invitant à partir, de loin lui faisait signe;
Groupés sur son passage et le contrariant,
Les garçons à dessein le poussaient en riant.
Il atteignit la porte et l'ouvrit avec peine;
Mais, avant de sortir, — car la coupe était pleine, —
On eût vu le vieillard, se détournant un peu,
Essuyer une larme avec son mouchoir bleu!

1863.

XXVIII

L'ENFANT MARTYR

A LÉON COQUELIN.

Viens, cher petit : c'est une histoire.
Mais elle est si triste et si noire,
Que la nature, à l'écouter,
Se révolte et voudrait douter!
Comprends-tu bien? frapper l'enfance,
L'être chétif et sans défense,
Qui n'a qu'un cri : « Pardon! pardon! »
Et qui meurt de notre abandon!

Ils étaient, le père et la mère,
Contre leur enfant en colère;
Et tous les jours, et pour un rien,
Ils le maltraitaient comme un chien!
Chacun des deux le martyrise,
Pour être venu par surprise
Dans le taudis qu'ils habitaient.
Au berceau même ils le battaient :
Tout son corps en gardait la trace!

— Viens, cher petit, que je t'embrasse!

Seul et dans l'ombre, rebuté,
Dans un coin on l'avait jeté,
Au fond d'une infecte soupente.
« Il est méchant! qu'il se repente! »
Disaient-ils à cet innocent
Parmi l'ordure croupissant.

Il se vautrait dans cette fange
Comme un pourceau, le petit ange;
Et, s'aidant de ses maigres bras,
Se traînait avec embarras
Sur le carreau froid comme glace!

— Viens, cher petit, que je t'embrasse.

On le faisait, dans ce réduit,
Sur des haillons coucher la nuit;
On lui disait : « Sale chenille,
C'est assez bon pour ta guenille!
Gare à tes os! sous notre toit
Nous avions bien besoin de toi! »
A ces tortures courte trêve,
S'il s'endormait pour un beau rêve,
Ils l'éveillaient à tour de bras
Disant : « Demain tu dormiras! »

Et, s'il dévorait en sourdine
Quelque miette de leur cuisine,
Après avoir longtemps jeûné,
Et le ventre tout ballonné,
Ils s'écriaient : « Qu'il est vorace! »

— Viens, cher amour, que je t'embrasse!

Ils s'en allaient des jours entiers,
Faisant je ne sais quels métiers,
Ils lui laissaient, dans cette bauge,
Une eau croupie au fond d'une auge,
Un plat de terre, et rien dedans
Qu'une croûte à briser les dents!
Et, lui montrant leur dur visage,
Ils hurlaient en partant : « Sois sage!... »
Et puis les coups : ce fut d'abord
Un soufflet pour le moindre tort;

Puis, sur le dos, puis sur la tête,
Des coups encor, que rien n'arrête;
Ce fut ensuite un œil blessé,
Et puis un pauvre bras cassé,
Qu'on n'a jamais remis en place!

— Viens, cher amour, que je t'embrasse!

Bientôt l'enfant, raide et perclus,
— Chose horrible, — ne pleura plus!
Son corps n'était qu'un blanc squelette,
Et de sa lèvre violette
Par instants s'échappaient tout bas
Des mots que l'on n'entendait pas!
Ils le laissaient dans son silence,
Sans plus lui faire violence.
Enfin il mourut. — à huit ans:
On dit qu'ils en furent contents!

Je n'en veux pas sonder la cause;
Puisqu'il est mort, qu'il se repose!
On ne bat pas en paradis.
Ces parens-là, je les maudis!...
Que Dieu, s'il veut, leur fasse grâce!

— Viens, cher amour, que je t'embrasse!

1869.

XXIX

LE SPECTRE.

Malheur à qui, tournant l'angle d'un carrefour,
Insouciant, sourit au frôlement du vice!
Il faut qu'un noble cœur se révolte et frémisse,
Le soir, quand apparaît le spectre de l'amour;

Il faut que l'âme honnête aspire à ce beau jour
Où finira l'immonde et navrant sacrifice;
Où la fille du peuple, arrachée au supplice,
Connaîtra le respect et l'honneur à son tour!

O toi qui peux railler la pâle pécheresse,
Sans peser à la fois sa honte et sa détresse,
Double cancer rongeur au sein de nos cités :

A cet amour impur je condamne ta vie!
Qu'il soit ton châtiment; l'autre amour, ton envie;
Qu'une vierge jamais ne vienne à tes côtés!

1839

XXX

LA PRIÈRE DES FOLLES.

A MON AMI GUSTAVE DORE.

C'est ici le logis terrible où l'épouvante
Habite : c'est ici la vision de Dante :
Il y pourrait trouver tout un enfer nouveau,
Dont les cercles sans fin roulent dans le cerveau.
Entrons. Mais, pour franchir sans effroi cette porte,

Il faut une raison solide, une âme forte.
La démence est partout; le vertige insensé
Vous prend ; partout se tient l'invisible Circé.
L'angoisse étreint les cœurs et suspend les paroles :
C'est le morne hôpital, c'est la maison des folles.

Les voyez-vous venir, du préau, des dortoirs,
Avec leurs jupons gris, avec leurs bonnets noirs,
Pareilles aux oiseaux de nuit, troupe effarée?
Elles semblent chercher leur raison égarée.
Chacune marque à l'autre un superbe dédain.
Dans la salle commune ou le triste jardin,
Stupides, elles vont : les folles taciturnes,
Ayant en plein soleil des visions nocturnes;
Les saintes, aspirant à la perfection,
Dans l'immobilité de la dévotion;
La monomane heureuse embrassant sa chimère;
La mère qui ne peut se passer d'être mère,

Et qui caresse encor, sans croire à l'abandon,
Un enfant qu'elle a fait d'un lambeau d'édredon;
La folle mendiante, en ses haillons drapée,
Demandant aux pavés sa couronne usurpée;
La rieuse idiote aux secrètes gaîtés;
Et la procession des regards hébétés
Qui passent lentement le long de la muraille;
Et la folle qui chante, et la folle qui raille,
Et celle dont le cœur nourrit quelque grand deuil,
Et qu'on voit s'accroupir dans les coins, sur le seuil,
Les yeux creux, dilatant d'effroyables prunelles,
Grotesque Niobé des douleurs éternelles!

Ce ne sont que cerveaux aux pensers incertains,
Comme de vieux manoirs hantés par des lutins :
Vieilles aux voix d'enfants, enfants aux voix de vieilles;
Des faces qui, de loin, semblent toutes pareilles;
D'affreux crânes pointus, petits comme le poing,

Où la raison voudrait sa place, — et ne l'a point;
Des gestes à troubler les têtes les plus saines;
Des extases d'amour, des caprices obscènes;
Et, sur des traits ridés où tout se racornit,
Ce sourire effrayant qui jamais ne finit!

Pourtant, quelques regards sont sérieux et graves;
Des lueurs de raison éclairent des yeux caves;
De sublimes discours désarment nos mépris :
Les fous parfois ont l'air de sages incompris,
Qui, pareils à des sphinx allongés sur le sable,
Ont l'œil sur un objet pour nous insaisissable!
Oui, l'on dirait alors, en vous voyant, ô fous,
Que l'idéal perdu se réfugie en vous ;
Qu'en vous rêve et médite un penseur qui s'ignore :
Car c'est chez vous, hélas! que l'on retrouve encore
Pour le beau, pour le bien, des esprits résolus,
Des élans de grandeur que la raison n'a plus,

Et des mots généreux qui sortent de la bouche
Si naturellement, — qu on les traite à la douche!

Et je marchais de salle en salle, sans dessein,
Sombre, réglant mes pas sur ceux du médecin.
Ce n'étaient là pourtant que folles ridicules :
« Suivez-moi, me dit-il, nous allons aux cellules. »

Il me fit redescendre et monter, à travers
Des escaliers étroits, des corridors déserts;
Chaque porte rendait un sourd bruit de ferrailles;
Une odeur de folie imprégnait les murailles.
Puis, tout à coup, des voix, des pleurs, des grincements,
Des gris aigus mêlés à de longs hurlements,
Tels qu'il en peut sortir d'une ménagerie
Où la chair fraîche met les bêtes en furie!
Et je vis des regards et des formes sans nom
Apparaître aux barreaux da chaque cabanon;

Des spectres se dressaient hideux sur mon passage,
t, dans l'ombre, semblaient des hyènes en cage,
Dont les yeux flamboyants s'attachaient à mes pas,
Dont les cris sont de ceux que je n'oublirai pas!

Raison, de quel foyer viens-tu, pâle étincelle?
De quelle force obscure, impalpable parcelle,
As-tu jailli? Quand l'homme, en ce monde jeté,
Mesure sa misère et son infirmité,
Il ne vaut que par toi, flamme étrange, allumée
Dans les mille replis de la chair animée!
Si le travail qu'il fait survit au lendemain,
C'est que ta clarté guide et dirige sa main;
Et si, luttant avec la matière implacable,
Il soulève le poids des choses, qui l'accable,
C'est qu'il a ton secours sans égal, c'est qu'en lui
Son levier, pour agir, trouve ton point d'appui!
Mais cet appui, combien pour nous il est fragile!

Le don mystérieux fait à ce corps d'argile,
Que l'orgueil divinise et met à si haut prix,
Que de fois la nature, en jouant, l'a repris;
Ou même, dédaignant son œuvre commencee,
Négligeant de fournir jusqu'au bout la pensée,
A laissé l'âme informe et grêle se flétrir,
Comme un fruit mal noué qui ne peut plus mûrir,
Et qui sèche et pourrit lentement sur la branche,
Ou que le jardinier divin coupe et retranche!
Raison! raison! qu'es-tu? qui dira ton secret?
D'où vient que ton éclair brille, et puis disparaît?
Qu'à ce point ta grandeur puisse être humiliée?
Et que, dans ce cerveau qui te tient repliée,
Un coup soudain, troublant l'harmonieux accord,
Pour ceux qu'il a frappés fasse envier la mort?

Nous passâmes ainsi, dans ce lugubre empire,
Combien de temps encor? Je ne saurais le dire.

Près de mon compagnon, écoutant ses récits,
Je rêvais. Fatigués, nous nous étions assis,
Après de longs détours, sortis de tant de salles,
Dans une cour pavée avec de larges dalles,
Non loin d'une chapelle où des cloches tintaient.
Quelques lierres, cloués aux murs y végétaient :
Et je voyais en face, ouvrant une fenêtre,
Par instant une vieille infirmière apparaître.

Le docteur, grave et doux, vers moi s'était tourné :
« Vous songez trop, dit-il. Allons! l'heure a sonné;
C'est dimanche : poussons vers la dernière étape;
Car vous n'avez rien vu, si la fin vous échappe! »
Dans la cour, tous les deux, nous fîmes quelques pas.
Des degrés, sous un porche ouvert en contre-bas,
Se présentaient à nous: nous étions dans l'église

Sous de longs arceaux, peints d'une détrempe grise,

Un autel se dressait, paré de vieilles fleurs;
Tout était triste et froid : les formes, les couleurs,
Les vitraux verts laissant filtrer un jour plus sombre,
Les bancs de chêne brun qui s'alignaient dans l'ombre,
Les lampes qu'une corde attachait au plafond,
Et l'orgue de village apparaissant au fond.
C'était Vêpres. Je vis, comme nous arrivâmes,
Par la porte opposée un cortège de femmes
Lentement s'avancer, en files, sur deux rangs,
Et s'asseoir sans désordre, et remplir tous les bancs.
Au costume uniforme, aux yeux fixes à terre,
On aurait dit les Sœurs de quelque monastère,
Assistant à l'office et priant à la fois.
A peine chuchotait le murmure des voix,
Et l'on pouvait noter sur ces faces vieillies
La grave expression des âmes recueillies.

Mais soudain, aux accords lentement modulés

De l'orgue, j'entendis des sons doux et voilés
Sortir de cette foule étroitement unie :
C'était comme un soupir profond, une harmonie
Faible et vague ; les voix, répétant la leçon,
En sourdine d'abord chantaient à l'unisson,
Et préludaient ensemble, à peine rassurées.
Le chœur mystérieux aux notes éthérées
Bientôt grandit, glissant le long des arceaux nus.

O folles, c'était vous, et je vous reconnus!

Pouvoir inexpliqué, métamorphose étrange :
Chaque vieille en chantant prenait la voix d'un ange!
Du monde où nous vivons, d'avance retranchés,
Ces êtres semblaient purs et libres de péchés!
La prière divine, en passant sur leurs lèvres,
Avait calmé leur trouble et dissipé leurs fièvres.
A travers leur nuit morne ils ont vu le ciel bleu;

Et, — les anciens l'ont dit, — ils sont plus près de Dieu !

Tandis que je rêvais ainsi, rebelle au doute,
Le cantique montait, montait jusqu'à la voûte,
Et — mystère profond de la sainte oraison ! —
Changeait cette folie en suprême raison.

1870.

XXXI

CHANSON POUR ALCESTE.

J'étais venu pour voir ma mie;
Elle est partie!
Tout sera vide jusqu'au jour
De son retour.

L'avez-vous vue? Où donc est-elle?
Sa voix fidèle
De loin répondait à ma voix,
Toutes les fois!

J'espérais à cette fenêtre
La voir paraître,
Et puis descendre tout à coup
Jusqu'à mon cou!

Mais j'ai trouvé la cour déserte,
La porte ouverte,
L'âtre éteint, et, dans la maison,
Pas un tison!

J'ai parcouru, la joue en nage,
Tout son ménage;
Je l'ai demandée au jardin,
Parmi le thym;

Parmi le thym et la jonchée,
Je l'ai cherchée :

Dans l'enclos fermé de buissons,
Plus de chansons!

A travers prés, taillis et vignes,
Faisant des signes,
Jusqu'au moulin, tout essoufflé,
Je suis allé;

J'ai crié son nom sur la route
En vain j'écoute!
Je l'ai demandée au ramier,
Son prisonnier.

Est-elle au bois?... à la fontaine?...
J'en perds haleine!
Est-elle au village voisin,
Chez son cousin?...

Est-elle partie à la ville?
Et moi, tranquille,
Qui chantais le long du chemin,
Troëne en main!

Faut-il la suivre ou bien l'attendre?
Je veux l'apprendre!
Répondez-moi, mes bons amis ;
Je suis soumis.

Vous me regardez d'un air triste :
Que Dieu m'assiste!
Où donc est-elle?... Est-ce bien loin?
Je la rejoin!

Vous pleurez, les yeux vers la terre :
Pourquoi vous taire?

Je prévoyais bien des malheurs,
Mais non vos pleurs!

Est-elle allée en l'autre monde?
Qu'on me réponde!
Jusque-là je l'irai querir,
S'il faut mourir.

Vous m'indiquez du doigt l'église...
Mon cœur se brise.
J'y voudrais aller de ce pas.
Je ne peux pas!

1865.

XXXII

LES CINQ SENS.

A J....

Le regard de celui qui t'aime voit plus loin,
Et, sur les grands chemins, perce l'ombre à distance,
Son oreille est plus fine et ne se trompe point,
Quand ta voix qu'il connaît traverse le silence;
D'un tact plus délicat, le soir, sous les bosquets,
Sa main, frôlant ta main, sent l'étreinte muette;
Et le parfum qui sort de tes bandeaux coquets
A des enivrements plus subtils pour sa tête;

Le fruit que tes doigts blancs ont touché seulement
Se fond plus savoureux dans sa gorge altérée
— Ainsi l'amour agit sur les sens de l'amant,
Et multiplie en lui leur puissance ignorée!

XXXIII

LA PROMENADE.

A MON AMI M. REGNIER

de la Comédie-Française.

« Allons! viens, mon ami! répétait une vieille
Dont j'entendais la voix cassée, à mon oreille,
Mais sans la voir encore, au tournant du chemin.
Tu ne pourras pas seul traverser : prends ma main!
Par ici. Doucement. C'est cela. Pas si vite!
Tu vois bien ce gros tas de cailloux que j'évite!
Si tu fais le vaillant, chéri, tu tomberas!
Maintenant prends à droite, et donne-moi ton bras. »

Ils allaient se croiser tous deux sur mon passage,
L'aïeule aux soins si doux, et le jeune visage;
Et je les devinais, elle, grave et grondant,
Lui, rebelle avec joie, et vif, et l'œil ardent,
Fier de montrer déjà ses petits pieds rapides,
Et troublant la grand'mère en ses bonds intrépides!
— Avec les vieux surtout, les enfants sont gaillards!

Mais je ne vis, au coin du mur, que deux vieillards.
Bras dessus, bras dessous, ils cheminaient ensemble;
Elle guidait, d'un pas tremblant, le pas qui tremble.
Fantômes d'un passé qu'on ne devine plus,
Tous deux étaient courbés, flétris, tous deux perclus!
Leurs membres décrépits se soutenaient à peine ;
La marche les mettait, en dix pas, hors d'haleine,
Et je me demandais, ému du moindre arrêt,
Comment chacun des deux, sans l'autre, avancerait!
Rien ne me rappelait, dans ce couple qui passe.

Ce qui fut la beauté, la jeunesse, la grâce;
Et, devant leur laideur et leur infirmité,
L'amour, rêvant par là, fuirait déconcerté!

Pourtant, ils souriaient l'un à l'autre; leur bouche
Trouvait encor des mots dont l'accent vibre et touche!
Elle tournait sur lui ses yeux, plus tendrement
Qu'une jeune maîtresse au bras de son amant;
Et le paralysé, vieux compagnon fidèle,
Éprouvait un bonheur d'enfant, qui venait d'elle!

Le long du sentier vert je les suivis des yeux.
Et, tandis qu'ils allaient au soleil, tout joyeux,
A voir ainsi survivre au temps la vieille flamme,
Dans ces vivants débris ne voyant plus que l'âme,
Je partageai l'espoir des tendresses sans fin,
Et je compris, amour, ton mystère divin!

1868

XXXIV

LES ABANDONNÉS.

A Mlle FAVART

de la Comédie-Française.

Je ne sais rien qui soit plus triste
Que ces vieux tombeaux délaissés,
Où jamais ne vient le fleuriste,
Et que la mousse a tapissés.

Ailleurs, le buis correct s'étale
Autour d'un parterre de fleurs;

On a lessivé chaque dalle,
Renoirci l'épitaphe en pleurs;

Témoignant d'un culte fidèle
Pour l'âme de celui qui dort,
A tous les angles, l'immortelle
Rajeunit ses couronnes d'or;

Le râteau dans l'étroite allée
Fait ses hachures au gravier :
Et c'est un charmant mausolée
Que tout vivant doit envier

Ici, la grille en fer rouillée,
Oblique sur ses pieds boiteux,
Encadre une pierre écaillée
Où s'émiette un Ci-gît douteux.

Sous le lichen gris qui dévore
Les derniers secrets du passé,
A peine l'on déchiffre encore
Quelque nom bientôt effacé;

Fuyant les tombes contiguës
Où sommeille un hôte nouveau,
Les chardons mêlés aux ciguës
Poussent aux fentes du caveau;

Les feuilles mortes, manteau sombre,
A quelques pas des gazons verts,
Dans le jardinet qui s'encombre,
Font un fumier tous les hivers;

Et, coiffant une urne qui penche,
Un rouleau de foin tout pourri

Rappelle la couronne blanche,
Présent d'un cœur endolori!

Qui donc es-tu, pauvre poussière,
O mort qui n'es plus visité,
Être obscur, couché sous la pierre
Où mon pied distrait s'est heurté?

Femme, enfant, fillette ou jeune homme,
Qui que tu sois, qui meurs si bien,
Et dont nul n'interrompt le somme
Par un tendre et long entretien;

Qui me dira tes destinées?
Le temps est long, les deuils sont courts!
On t'a pleuré : combien d'années?
Combien de mois? combien de jours?

Adressant vers toi leur pensée
Qu'emportent des courants subtils,
Ceux qui t'aimaient, cendre glacée,
Peut-être au loin voyagent-ils?

Peut-être n'as-tu plus personne
Pour poser ici les genoux :
Ce que le marbrier maçonne
Dure encor trop longtemps pour nous!

Est-ce l'oubli? l'indifférence?
Et les morts sont-ils condamnés
A connaître cette souffrance
De se sentir abandonnés?

Dans ta tombe déserte et nue
Du moins ma prière descend :

Repose en paix, âme inconnue
Reçois le salut du passant!

1870

XXXV

SOMMEIL.

A MON AMI L. LAURENT-PICHAT.

Je voudrais m'endormir d'un sommeil léthargique,
En ce temps de misère et d'asservissement,
Où nul cœur ne bat plus, où nulle âme énergique
N'ose avouer sa honte et son abaissement!

Je voudrais, enchaîné par un pouvoir magique,
Demeurer sans regard, sans voix, sans mouvement,

SOMMEIL.

Pour renaître au delà de cet âge tragique
Et pour me retrouver jeune en me ranimant!

J'aurais autour de moi laissé la tyrannie,
Le mensonge vénal, la vérité bannie,
Et la raison mourante, et le droit souffleté :

Et soudain, aux rayons d'un soleil qui m'inonde
Éclairant à la fois et ma couche et le monde,
Je me réveillerais en pleine liberté!

1853.

XXXVI

L'ENFANT AU JARDIN.

A J. FAURE

Va jouer, mon doux ami!
Va! ton père est endormi :
    Il faut descendre.
Nous savons quel somme il dort :
Toi, tu n'es pas d'âge encor
    A le comprendre!

Prends ta balle et ton cerceau,
Ou poursuis, sous le berceau,

Ton jardinage;
Cours et saute en liberté,
O la joie et la gaîté
De ce menage!

Des visiteurs soucieux
En groupes silencieux
Là-bas se forment :
Ta place est au grand soleil;
Laisse à leur calme sommeil
Ceux qui s'endorment!

Le temps est beau ce matin :
Tu resteras au jardin,
Loin de la porte.
Si tu vois passer du noir,
Ne cherche pas à savoir
Ce qu'on emporte!

Et si tu vois, dans un coin,
Sous les arbres, sans témoin,
Quelqu'un qui pleure,
Écarte-toi doucement :
On est triste en ce moment
Dans ta demeure!

Près d'ici j'entends clouer :
Mon doux ami, va jouer!
Oh! qu'il me tarde
De t'éloigner du chemin!
Va rire aujourd'hui : — demain
Que Dieu te garde!

XXXVII

LA JALOUSIE DE LA VIEILLE.

J'aperçus l'autre jour, à l'angle de ma rue,
Une vieille à la voix enrouée et bourrue,
De celles qui feraient douter que sur leur front
Où l'âge a, chaque année, imprimé quelque affront,
La jeunesse ait jamais tressé ses fleurs divines :
Ce n'étaient que chardons poussant sur des ruines.
Elle avançait, vêtue à demi, l'air méchant;

Grommelait je ne sais quelle plainte en marchant,
Comme si, dans sa gorge, elle eût cherché querelle
A quelque ennemi sourd qui s'acharnait sur elle.
Des cheveux grisonnants dépassaient, au hasard,
Un fichu sur sa tête échafaudé sans art;
Leurs mèches rappelaient, sur sa nuque ridée,
Ces brins éparpillés d'étoupe dévidée,
Que la fileuse en marche abandonne au chemin;
Son cou semblait taillé dans un vieux parchemin·
D'un grotesque tartan pauvrement accoutrée,
Pour le mieux retenir sa main sèche et bistrée
Sur sa poitrine maigre étalait cinq longs doigts;
Et ses tibias nus, de la couleur du bois,
Pareils aux rameaux morts que l'émondeur ébranche,
Sortaient d'un jupon court, tendu droit sur la hanche.
Son visage était tout en sillons; ses deux yeux
N'étaient plus que des points rouges et chassieux;
Sa mâchoire sans dents creusait sa pâle face,

Qu'un profil anguleux effilait en grimace;
Et déjà le squelette, avide du tombeau,
Perçait impatient à travers cette peau!

Et, dans le même instant, cheminant non loin d'elle,
Glissait une fillette alerte, grande et belle,
Dont la saine fraîcheur éblouissait les yeux:
De bandeaux opulents son profil gracieux
S'encadrait; son front clair rayonnait de jeunesse;
Son corps ferme n'était qu'harmonie et souplesse,
Et sa taille ondulait, à chaque mouvement,
Sous un pas de déesse indicible et charmant.
De sa robe aux longs plis, aux grâces enfantines,
Naissaient deux petits pieds, cambrés dans leurs bottines;
Ses deux mains retenaient, d'un geste virginal,
Sa guimpe que gonflait le souffle matinal;
Et tandis que ses yeux, égarés dans l'espace,
Y cherchaient une image amoureuse qui passe,

Ses lèvres remuaient, et, de leur pli rieur,
Continuaient, sans doute, un rêve intérieur.
C'était avril fleuri! c'était le printemps même!
Tout en elle chantait, tout murmurait : « On m'aime! »
Elle s'avançait droite et calme, avec fierté,
Et semblait dire à tous : « Admirez ma beauté! »

Et la jeune et la vieille, — ô rencontre banale! —
Qui passaient dans la rue à l'heure matinale,
Tous les jours, à trois pas, se croisaient par hasard;
Et chacune sur l'autre attachait son regard,
Comme un rapide éclair : toutes deux étonnées,
L'une, qu'il faille ainsi ployer sous les années,
Succomber à ce point sous leur brutal effort,
Et montrer aux vivants le masque de la mort;
L'autre, qu'on puisse avoir un si jeune sourire,
Et vingt ans pour aimer, et ces yeux pour le dire,
Et cette âme, que rien encor n'a pu ternir,

D'une si franche étreinte embrassant l'avenir!
Et chacune tournait les pages de la vie,
La jeune avec effroi, la vieille avec envie.
On eût dit qu'avec joie elle aurait arraché
La blonde chevelure, et, de l'ongle, écorché
La joue aux frais contours, et de soucis moroses
Sillonné ce front pur, et mordu ces doigts roses!

O jeune, tu pâlis et tu trembles à tort :
Ta beauté va dormir intacte dans la mort.
O vieille, tu te plains à tort : la jeune est morte!
Là-bas, sous ce lin blanc, c'est elle qu'on emporte.
Ne lui reproche plus l'espérance et l'amour :
C'est toi qui survivras, plus laide chaque jour,
Sous tes sales haillons chaque jour plus cassée,
Traînant sur les pavés ta vieillesse lassée;
Tu feras, sans repos, ton vulgaire labeur;
Ta laideur misérable aux enfants fera peur,

Et tes yeux clignotants, où la colère habite,
Trembleront plus méchants au fond de leur orbite,
Tandis que grommelant, tes lèvres, le matin,
Querelleront encor l'ironique destin
Qui fait survivre, usant de ses coups ordinaires,
Aux vierges de vingt ans les mornes centenaires!

1865.

XXXVIII

LE PREMIER SOURIRE.

A MADAME REGNIER.

Dans le lit de l'hospice une petite fille,
Pâle, ouvrait ses grands yeux. Son unique famille,
C'étaient les Sœurs venant chaque jour l'embrasser,
Faire un signe amical en passant, redresser
L'oreiller dérobé sous sa tête penchée,
Renouer au menton la coiffe détachée,
Ramener le drap blanc sur ses poumons étroits,
Tenir la potion qui tremble entre ses doigts,
Ou le mets qu'un instant sa lèvre à peine effleure,
Et lui dire : « Allons! dors, mon enfant! tout à l'heure

Nous reviendrons. Il faut du sommeil pour guérir. »
Elles savent pourtant que l'enfant doit mourir.
Ces longs dortoirs, bâtis par des mains secourables,
N'ont pour hôtes sacrés qu'orphelins incurables,
Jeunes, mais qu'un arrêt inflexible, en naissant,
Condamne dans leur sève et flétrit dans leur sang,
Dont la face ou le corps — effroyable mystère! —
Trahit l'obscur progrès d'un vice héréditaire;
Qui devinent de loin tout un monde enchanté,
Où l'on a, pour agir, la force et la santé,
Où la fille a quelqu'un qu'elle appelle son père,
Où l'on sourit, où l'on travaille, où l'on espère,
Où, belle, on peut aimer un homme qui soit beau,
Où tout ne donne pas l'avant-goût du tombeau,
Où l'on peut, le matin, rouvrir l'œil par mégarde,
Sans voir un médecin debout, qui vous regarde!

Celle-ci, que le mal sourdement affaiblit,

Ne se souvenait pas d'avoir quitté son lit,
Et pouvait, à sept ans, supposer, le pauvre ange,
Que les enfants sont nés pour cette vie étrange!
Elle disait : « Quand donc marcherai-je, ma sœur?... »

Lorsqu'on lui présentait parfois quelque douceur,
Elle demeurait morne et secouait la tête.
On lui cherchait des fruits, voulant lui faire fête :
Pour obéir, du bout des dents, elle y goûtait,
Puis elle les laissait tomber, ou les jetait.
On apportait, l'été, des fleurs pour la distraire :
Les fleurs, par un effet bizarre et tout contraire,
Assombrissaient encor son visage charmant;
Elle les regardait, les flairait tristement,
Puis les rendait, avec des larmes sur la joue.
Les Sœurs lui découpaient des chiffons : « Allons, joue! »
Disaient-elles. L'enfant les froissait sans plaisir;
Personne sur ses traits n'eût pu lire un désir!

On lui contait, pensant l'égayer, une histoire :
Elle écoutait d'un air résigné, sans y croire;
Ne souriait jamais aux contes les plus gais,
Et ses yeux se fermaient bien vite, fatigués.

Un jour, vous avez vu cette enfant, noble femme
Qui livrez aux souffrants les trésors de votre âme,
Et consolez un deuil saintement supporté,
En visitant l'infirme et le déshérité,
Vous qui ne comptez plus tout le bien que vous faites,
Vous aimez à venir dans ces graves retraites,
A faire, à ces chevets, des rêves infinis,
A mesurer aux maux vos remèdes bénis !

Vous avez observé longtemps, près de la couche,
Le souffle qui sortait de la petite bouche,
Et suivi ce regard déjà terne et voilé :
« Eh quoi ! pas un jouet devant elle étalé?

Disiez-vous. Est-il donc un bien qu'on lui refuse? »
Et les Sœurs répondaient toujours : « Rien ne l'amuse! »

Or, vous aviez chez vous, conservée avec soin
Dans un meuble, d'où vous la tiriez sans témoin,
Et d'un crêpe funèbre encore enveloppée,
De votre fille morte une belle poupée,
Comme les riches seuls en ont pour leurs enfants.
Relevés sur la tempe en deux bandeaux bouffants,
Des cheveux blonds dorés couronnaient son visage ;
Un réseau plein chargeait la nuque, — c'est l'usage! —
Blanche, rose, mignonne, à tromper le regard,
La tête, en pâte fine, était peinte avec art;
Les yeux bleus, grands ouverts, faits d'émail translucide,
Gardaient, sans jamais voir, leur fixité placide;
La robe de velours avait des plis savants ;
On sentait sous l'étoffe, assouplis et mouvants,
Vivre les bras; la main grasse qui les termine

Glissait des doigts gantés dans un manchon d'hermine :
Telle elle était restée avec les vêtements
Qu'avait aimés la morte en ses derniers moments.
Quelle mère n'a pas, d'un deuil pareil frappée,
Dans le fond d'un tiroir l'invisible poupée?

Charité sainte, où Dieu reconnaît ses élus!
Vous prîtes sans pleurer, — les pleurs ne coulaient plus! —
Le naïf souvenir des heureuses années,
Et, retournant auprès des Sœurs tout étonnées :
« Venez! » On approcha sans bruit et pas à pas.
La malade, les yeux mi-clos, ne dormait pas.
Devant elle, debout, dans sa coquette pose,
On plaça doucement la dame au teint de rose,
Qu'un rayon de soleil embellissait encor.
Une Sœur se penchant dit : « Je crois qu'elle dort. »
Mais l'enfant aussitôt regarda. La surprise
D'abord parut troubler sa pauvre âme indécise;

Elle n'osait parler, sans trop savoir pourquoi.
Elle entendit alors : « Ma fille, c'est pour toi ! »

Un cri profond sortit de sa lèvre entr'ouverte :
La fièvre du désir dressa son corps inerte ;
Et, quand elle frôla les plis du vêtement,
Elle éprouva ce doux et long frémissement
Qui décèle la femme et présage la mère.
On eût dit qu'elle avait entrevu sa chimère !
Un regard ineffable, éthéré, radieux,
Se levant sur le vôtre illumina ses yeux ;
Un sang vif afflua vers ses pâles pommettes :
Pour la première fois, devant les Sœurs muettes,
L'enfant goûta sur terre un bonheur ignoré,
Et se mit à sourire, — et vous avez pleuré !

1870.

XXXIX

LA LIE.

A MON AMI JULES CLARETIE.

Avez-vous contemplé, quand les fêtes publiques
Lâchent sur nos pavés les tribus faméliques,
Ces mendiants hideux, aux haillons effrontés,
Dont la foule, à la fois grouillant de tous côtés,
Sur Paris inquiet saute et se dissémine,
Comme une éclosion subite de vermine?
Bateleurs en plein vent disloquant leurs bras nus,

Rôdeurs de nuit, vivant de métiers inconnus,
Chanteurs improvisés sortis de tous les bouges,
Sales Italiens pinçant des harpes rouges,
Joueurs d'orgue tournant, comme des possédés,
Des claviers de rebut aux sons désaccordés,
Sorciers de carrefour débitant leurs oracles;
Une Truanderie, une cour des Miracles,
Culs-de-jatte, manchots, aveugles, écloppés,
Sinistres vagabonds des bagnes échappés,
Affreux enfants pressant le sein d'horribles femmes :
On dirait qu'hôpitaux, prisons, réduits infâmes,
Ont vomi tout à coup leurs plus noirs habitants!

Tels, après une pluie orageuse, au printemps,
Quand un coup de soleil vient égayer la terre
Qui boit par chaque pore et qui se désaltère,
Du sol brun des sillons, de la mousse des bois,
Des chemins, des fossés, de partout à la fois

Sortent, poussés dehors par des forces secrètes,
Les insectes blottis dans leurs sombres retraites,
Ou les reptiles las de leurs trous familiers :
Les lombrics au soleil se tordent par milliers;
Les limaces, rampant sur la terre humectée,
Vernissent les sentiers de leur bave argentée;
La chenille descend dans les airs par un fil;
Le crapaud dans l'ornière ébauche son profil;
Et le bousier, volant aux ordures lointaines,
Y plonge plus joyeux sa corne et ses antennes!

Toujours la fière ville a porté dans son sein
Cette lèpre cachée et ce virus malsain.
La police, faisant œuvre philosophique,
Montre Paris sordide à Paris magnifique,
Étale les haillons près des riches satins,
Poste les ventres creux aux vitres des festins,
Accorde pour un jour à tous les misérables

LA LIE.

Le droit de coudoyer nos bourgeois honorables ;
Au flot des promeneurs, qui passent interdits,
Elle donne à nourrir ses gueux et ses bandits,
Nous rappelle qu'il est des bas-fonds qu'on oublie,
Et fait sur la cité remonter cette lie!

1868.

XL

LE CRIME DES SERVANTES.

A ALEXANDRE DUMAS FILS.

Un soir, à quelques pas d'un palais où l'on danse,
Le long d'un quai désert, rôdant avec prudence,
Une fille encor jeune — avait-elle vingt ans? —
Le long du parapet se penchait par instants,
Puis regardait, cherchant, à cette heure avancée,
Si, dans l'ombre, des yeux épiaient sa pensée.
A l'endroit le plus sombre, elle approcha du bord :

La crue avait couvert la berge et tout le port;
Avec un bruit pareil à celui des marées,
L'eau clapotait autour des barques amarrées;
Et la Seine semblait, en ses brumeux lointains,
Une mer, et sa côte, et ses feux incertains.
La fille, au parapet, fait une courte pause,
Et le flot ténébreux engloutit quelque chose;
Puis une masse vague, emportant un secret,
Sous les grands bateaux noirs s'engage et disparaît.

Et déjà cette femme, échappant à la vue,
D'un pas précipité regagnait une rue;
Mais, dans le moment même, un groupe de bourgeois
Avait aperçu tout; ils courent à la fois :
« Malheureuse! qu'as-tu jeté là! » — « Rien! » dit-elle
Son visage est couvert d'une pâleur mortelle.
« Ce n'est rien! » mais sa voix trahit l'affreux souci :
Car c'était son enfant qu'elle jetait ainsi,

Dont le corps est là-bas flottant à la dérive;
Son enfant! — elle est mère et ne veut pas qu'il vive!

Vous en doutez peut-être? ouvrez votre journal :
Supprimer les enfants, c'est le crime banal;
Et les grandes cités, nourricières de honte,
De ces forfaits muets ne savent plus le compte!

Elle était en service, et devint grosse un jour :
— On appelle cela quelquefois de l'amour! —
Elle cacha sa faute, ainsi qu'à l'ordinaire;
Car il faut vivre chaste, à vivre mercenaire,
A moins que, par caprice, un maître, jeune ou vieux,
Ne s'avise d'aimer cette taille ou ces yeux!
Elle comptait les mois, les jours; son imprudence
Combattait la nature et niait l'évidence.
Elle sentait grandir dans son cœur irrité
Le monstrueux ennui de la maternité;

Et tu lui murmurais tes leçons trop savantes,
Hideux infanticide, ô crime des servantes!

Un matin, le délai des aveux expira :
L'enfant naquit, l'enfant vécut, l'enfant pleura!
Dans son lit, l'œil au guet et l'oreille tendue,
Farouche, elle étouffa la voix inattendue;
Et sous le matelas de son étroit réduit
Elle cacha le corps, en appelant la nuit.

Justice est faite : on a rivé la misérable
A son crime; on a fait sa torture durable;
Le remords, mieux qu'un mur, borne son horizon.
Dans la froide cellule, au lit de sa prison,
Elle aura désormais, chaque nuit, sans relâche,
L'éternel cauchemar de sa cruauté lâche;
Son oreille croira percevoir un bruit d'eau;
Elle verra la place où glissa son fardeau;

Elle croira sentir, sur son cou qu'ils enlacent,
L'étreinte de deux bras innocents qui la glacent;
Le soir, elle entendra — terrible châtiment! —
Sous l'arche d'un pont noir un sourd vagissement;
Dans les fonds vaporeux d'un invisible monde,
De blancs spectres d'enfants émergeront de l'onde;
Et son sein maternel, à ces navrantes voix,
Tressaillira soudain pour la première fois!

Oh! tuer son enfant! être femme, être mère,
Avoir versé neuf mois à cet être éphémère
Le sang, la chair, la vie; avoir, à chaque pas,
Senti se compléter l'œuvre qu'on ne voit pas;
Avoir été le sol où couve et se révèle
Le germe obscur dont Dieu fait une âme nouvelle;
Féconder tout son cœur, et — merveilleuse loi! —
Cueillir ce fruit divin qu'on détache de soi;
Entendre tout à coup la lèvre qui respire,

Pâlir d'un premier cri, rire au premier sourire,
Adorer l'ange frêle, et chercher dans ses yeux
Tous les secrets qu'il vient nous apporter des cieux :
Dans une vie entière, ah! c'est l'heure bénie,
Ah! c'est l'immense orgueil et l'ivresse infinie!
Même pour l'être abject, c'est un instant sacré!
La courtisane en a le front transfiguré;
Et la plus dégradée et vile créature
Reprend la majesté de la mère nature!

Et l'on peut s'endurcir à cette volupté!
On peut vouloir l'amour sans la maternité!
Enivrement brutal! Ame si mal instruite,
Qu'elle accepte la honte et n'en veut pas la suite!
On aime, on s'abandonne, on vit sans rien prévoir
On s'acharne au plaisir, ayant peur du devoir;
Dans des cœurs dépravés le crime impur se glisse;
Ce qui ferait ailleurs la joie est un supplice :

D'autres ont le regret que nul œil n'a sondé
D'implorer ce bienfait qui n'est point accordé;
L'avenir n'a pour eux que sentiers solitaires;
La gaîté de l'enfant à leurs fronts plus austères,
Au jour de la vieillesse et de l'isolement,
N'apporte ni rayons ni rajeunissement!
Ceux-là donneraient tout pour combler de tels vides,
Pour trouver une joue à leurs baisers avides;
Ils pleurent en silence: ailleurs, on s'applaudit!
Ils voudraient des enfants: ailleurs, on les maudit!
On sait dans le sillon stériliser la sève,
Frapper ce qui grandit, trancher ce qui s'élève,
Étouffer quelquefois, même avant qu'il soit né,
L'embarras pressenti, le germe deviné;
Détruire tout; chercher, pour de sinistres crimes,
Les flots les plus discrets, les plus sombres abîmes·
Combattre avec fureur ces faibles ennemis;
Dans leur premier sommeil encor tout endormis

Les prendre, et supprimer ces charges redoutées,
Comme on dérobe aux chiens d'incommodes portées!

Et pourtant, je devrais vous absoudre à moitié :
Méritez-vous la haine ou plutôt la pitié,
Tristes mères ? Pourquoi la sentence ennemie
N'a-t-elle que sur vous fait tomber l'infamie?
Qui donc vous préservait, victimes sans appui?
Vous aviez contre vous le vice, en vous l'ennui;
Et — nous l'oublions trop, dans notre indifférence ! —
Au fond de tout forfait s'agite une ignorance.

Ces filles, tout les livre en proie aux corrupteurs,
Tout leur est un danger, maîtres et serviteurs;
Ces mystères abjects des amours impudiques
Souillent obscurément les foyers domestiques.
Déjà maudits d'avance et déjà condamnés,
Nulle fête n'attend, hélas ! ces nouveau-nés;

On n'a rien préparé, le berceau ni les langes;
Point de regards émus couvant ces petits anges;
Point de logis joyeux, de vieux parents, d'amis
Épiant le réveil de ces chers endormis!
Mais l'abandon, l'effroi, les douleurs qu'on ignore,
Tout ce qui trouble avec tout ce qui déshonore!
Elles n'ont pas le cœur assez haut pour porter
Le poids de cette honte et pour la racheter;
Et voulant à tout prix cacher la flétrissure,
Le crime leur paraît la route la plus sûre!

Et la Justice croit avoir fait son devoir?
La conscience humaine hésite à s'émouvoir?
Non, juge, tu n'as pas atteint le vrai coupable!
Forgeons, pour le frapper, quelque loi redoutable :
Car le mal grandira, si rien ne nous défend,
Jusqu'à l'heure où le père aura peur de l'enfant,
Verra l'être chétif, qu'il ose méconnaître,

L'effrayer de ses droits, du jour qu'il vient à naître;
Et saura ce que pèse, avant de l'accepter,
Le terrible fardeau qu'on voudrait rejeter!

1867.

XLI

PRINTEMPS.

Champs et forêts, le sol tressaille ;
Tout dit : « Le printemps est venu !
Et sous la terre qui s'émaille
Circule un fluide inconnu !

« C'est le printemps ! » dit chaque germe
En s'agitant dans sa prison,
D'où bientôt perce, droite et ferme,
La tige, — arbre, plante ou gazon.

« C'est le printemps! se dit la mousse.
Pour tous les rêveurs assoupis
Rendons notre couche plus douce,
Épaississons nos verts tapis! »

Chaque fleur prend part à la fête.
La nature éclate à la fois :
La fougère dresse sa tête,
Comme une crosse, dans les bois.

Relevant sa coiffe dorée,
Le genêt dit : « C'est le printemps! »
La sauge vers la centaurée
S'incline, et lui dit : « Je l'entends! »

Les muguets aux mille clochettes
Carillonnent pour son retour,

Et les fraisiers dans leurs cachettes
Ont des frémissements d'amour!

Le cytise mêle aux broussailles
Ses grappes d'or; le vieux buisson
Se fait beau pour les fiançailles
De l'églantine et du pinson!

Entre les feuilles desséchées,
La pervenche ouvre un œil d'azur;
Les joubarbes se sont penchées
Pour le voir, au rebord du mur!

La clématite qui s'enroule,
Et les liserons familiers
Sur les saules grimpent en foule,
Comme une bande d'écoliers

Près des fossés, les pâquerettes
Disent entre elles : « Le voici ! »
— « Oublions nos peines secrètes,
Et soyons gai ! » dit le souci.

Les renoncules étonnées
Entr'ouvrent leurs calices d'or
Et leurs corolles satinées,
Où la coccinelle s'endort;

Dans son réduit, la violette
N'a point ces habits de gala;
Mais elle ouvre sa cassolette,
Et son parfum dit : « Je suis là ! »

Et dans le feuillage, dans l'herbe,
Sur les chemins, dans les forêts,

Au sillon qui promet la gerbe,
Dans le noir limon des marais,

Sur les fumiers et dans les sables,
Sur le terreau des maraîchers,
Comme aux sources intarissables
Qui mouillent le flanc des rochers;

A la margelle des puits sombres,
Aux toits que la pluie a lavés,
Parmi le fouillis des décombres,
Entre les fentes des pavés;

Tout vit, tout pousse, tout verdoie,
Tout se renouvelle en tout lieu;
Pour remettre la terre en joie,
Il suffit d'un souffle de Dieu;

Et pris d'une gaîté pareille,
Le poète, las des hivers,
Dit : « Quelque chose en moi s'éveille :
C'est le printemps ! — faisons des vers ! »

1868.

XLII

LE DERVICHE.

A EDMOND POLAK.

Un jour, — est-ce à Bagdad? — au pays d'Orient,
Une troupe d'enfants avides et criant,
Autour d'un sac de noix, trouvé par aventure,
Disputaient, réclamant leur droit sur la capture;
Et, comme toute proie est promise au plus fort,
La lutte s'engagea bientôt, faute d'accord.
La bande, en un instant, ne forma qu'une masse
Qui s'agitait mouvante au large de la place :
Entassement confus de petits fronts rasés,
De jambes et de bras l'un sous l'autre écrasés,

De turbans dénoués, dont la corde grossière
En serpents allongés roulait dans la poussière!
La bataille était rude, et les coups ni le temps
Ne semblaient attiédir l'ardeur des combattants :
Quand un derviche passe, avec sa barbe blanche,
Soutenant d'un bâton sa vieillesse qui penche,
Tête nue, œil brillant, le dos maigre et voûté,
La besace à l'épaule et la gourde au côté.
Il aperçoit la lutte, il s'approche et gourmande;
Il sépare à la fin les enfants, leur demande
La cause du débat : il l'apprend et sourit.

« Enfants, aimez la paix, ainsi qu'il est écrit.
Vous combattez à tort, croyez-en mon grand âge!
Voulez-vous que moi-même entre vous je partage
Ces noix, ainsi que Dieu, juste et bon, le ferait,
S'il venait parmi vous régler votre intérêt? »
La troupe s'écria : « Nous le voulons, mon père!

Partagez comme Dieu! — Bien, dit-il. Mais j'espère
Que vous accepterez, sans vous plaindre de lui,
L'arrêt que je vais rendre en sa place aujourd'hui?
Nul de vous n'en aura l'âme émue et troublée?
— Nous le voulons! » cria de nouveau l'assemblée.
Alors, tandis que tous l'entouraient à la fois,
Le bon derviche ouvrit tout grand le sac de noix,
Et gravement, de l'air convaincu des apôtres,
Il donna tout aux uns, ne laissant rien aux autres.

Puis, les yeux vers le ciel, son bâton à la main,
Calme et d'un pas égal, il reprit son chemin.

XLIII

LE COMPTOIR.

Dans la rue étroite et déserte
Par où je passe vers le soir,
A travers la porte entr'ouverte
Je l'aperçois à son comptoir.

Elle est pâle, elle est maladive :
Son profil ascétique et pur,
Comme un fin portrait, vous captive,
Détaché sur un fond obscur.

Le printemps rit, et les dimanches
Ont emmené les bien-aimés;
On voit glisser les robes blanches
Le long des buissons parfumés;

On entend monter le bon rire
Des gens heureux, sur les chemins;
Ce que les bouches n'osent dire,
Les mains le font comprendre aux mains;

Le ciel est bleu, le jour abonde :
Mais les pavés gris sont si bas,
Et la ruelle si profonde,
Que le soleil n'y descend pas!

Qui me dira quelle est sa vie,
Et quel inflexible devoir

La tient, sans relâche, asservie,
Toujours assise à son comptoir?

Rubans, mercerie ou dentelle,
Sait-elle bien ce qu'elle vend?
Ce qu'elle reçoit, le sait-elle,
Quand elle s'oublie en rêvant?

Corps sans âme, à peine vivante,
Elle ouvre ou ferme les cartons,
Inscrit les centimes de vente
D'un lot de fil ou de boutons;

On entre, on sort, on paie, on cause :
Mais tout lui paraît étranger;
Elle prend sa plume ou la pose,
Sourit même, sans y songer;

L'horizon de sa destinée,
Que bornent dix carreaux ternis,
S'assombrit, d'année en année,
Avec les vieux casiers brunis!

Hier, dans sa cellule enfumée
Je l'ai revue : elle est en noir,
Et, dans sa pose accoutumée,
Toujours assise à son comptoir.

Ses yeux avec plus de tristesse
Creusent son ovale amaigri :
Est-ce le deuil de sa jeunesse,
Ou bien le deuil de son mari?

Les fruits ont séché sur la treille :
L'ennui terrible et renaissant,

Veillant le regard qui sommeille,
Dans la veine a figé le sang!

Vous qui passez, — inconnus d'elle
Comme moi, — vous pouvez la voir,
Elle n'est plus jeune ni belle :
Elle est assise à son comptoir!

1863.

XLIV

LA PLACE DU PAUVRE.

A MON AMI ISIDORE CAHEN.

J'aime ce vieil usage observé des Hébreux,
Et qui fait pardonner leur bonheur aux heureux :
Le soir, quand la famille, à table réunie,
Par l'aïeul en prière à voix haute est bénie,
Quand les nombreux enfants, jeune essaim bourdonnant,
Ont baisé tour à tour son grand front grisonnant,

Et cherché du regard la servante attardée,
Toujours pour quelque pauvre une place est gardée :
C'est lui que l'on attend, lui qui paraît au seuil,
Lui, sale et misérable, à qui l'on fait accueil.

C'est tantôt un savant silencieux et grave,
Qui trahit un long jeûne au feu de son œil cave;
Ou bien un mendiant dans son caftan râpé,
De Ghettos inconnus voyageur échappé,
Et qui, tombé si bas, de mécompte en mécompte,
Qu'il ne sait même plus ce que c'est que la honte,
Courbe, en entrant, son dos servile et dégradé,
Étonné d'obtenir sans avoir demandé!
Tantôt c'est un enfant orphelin qu'on assiste;
Et les autres petits contemplent d'un air triste
Le mince vêtement par places déchiré,
Et le morceau de pain si vite dévoré,
Et le coup d'œil qu'on jette aux choses succulentes!

Parfois c'est un infirme aux réponses dolentes,
Qui fait gémir son mal, et vit de charité;
Ou bien l'étudiant de passage, invité,
Qui se heurte, s'assied sans déposer son livre,
Admire le dressoir, et la lampe de cuivre,
Et la nappe aux longs plis, et la juive aux grands yeux;
Sourit, timide et gauche, aux jeunes comme aux vieux,
Et raconte, sans perdre une seule bouchée,
Loin du pays natal, sa misère cachée!

Chaque soir on accueille avec même bonté
L'hôte obscur, quel qu'il soit, et nul n'est écarté.
On l'a trouvé sans peine, au Temple ou sur la route;
Et, sans l'humilier, on lui parle, on l'écoute,
On dit : « Béni celui par qui vous nous venez!
Cette table est à vous : mangez! buvez! prenez! »
Quand il part, dans sa main, à l'ombre de la porte,
La mère vient poser quelques mets qu'il emporte,

Ou la pièce d'argent qu'il accepte humblement,
Ou, roulé par avance, un plus chaud vêtement.

Ah! si nous revenions à l'antique coutume,
Les pauvres gens au cœur auraient moins d'amertume,
Et l'opulent foyer serait comme un saint lieu:
Car la place du pauvre est la place de Dieu!

1867

XLV

L'AME IMMORTELLE.

A MON AMI PAUL JANET.

L'œil éteint, l'air hébété,
Menaçant des bras l'espace,
Près du mur l'ivrogne passe
Dans son imbécillité.

Épave inerte et brutale,
Son corps trébuche et s'étale
Dans les fanges du chemin;
Le sang ruisselle à sa joue,
Et s'y mêle avec la boue,
Son seul lit jusqu'à demain!

Mais, hélas! où donc est-elle,
— Car j'y crois! — l'âme immortelle?

La nuit vient : le vice impur,
Peint de blanc, fardé de rouge,
Se glisse hors de son bouge
Et marche au passant obscur.
Pareil à la bête immonde,
Il ne sait plus rien du monde
Que ce commerce infernal,
Où le corps — supplice infâme! —

Ne fait rien passer de l'âme
Dans l'embrassement vénal!

Mais alors se voile-t-elle,
— Car j'y crois! — l'âme immortelle?

Allons, forçat vieux et laid,
Rampe, et fais sonner ta chaîne!
Sur ton cœur pèse une haine
Plus lourde que ton boulet!
Va! la honte est ta compagne!
Le crime et trente ans de bagne
Ont creusé, sans un remord,
Sur ton effroyable face
Des sillons que rien n'efface,
Sinon le doigt de la mort!

Mais où donc se cache-t-elle,

— Car j'y crois! — l'âme immortelle?

Dans le coin d'un cabanon,
Secouant sa camisole,
Le fou hagard qu'on isole
Hurle avec des cris sans nom!
De l'homme en lui rien ne reste;
Terrible est l'œil et le geste;
Moins hideux est l'animal!
Sa bouche bave et veut mordre,
Et l'on voit ses flancs se tordre
Sous l'étreinte du haut-mal!

Hélas! hélas! que dit-elle
Dans ce corps, — l'âme immortelle?

Et toi, les jours et les mois,

Vieille idiote accroupie,
Que fais-tu là? ta charpie
N'a donc pas lassé tes doigts?
Mystère de la nature,
Équivoque créature,
Cervelle aux rêves flottants,
Jamais ta face ridée
Ne rayonna d'une idée,
Morne enfant de soixante ans!

Mais pourquoi sommeille-t-elle,
— Car j'y crois! — l'âme immortelle!

Pourtant j'en pourrais douter,
Quand un monstre à face humaine
Dans l'histoire se promène
Et vient nous épouvanter!
Le sang l'enivre, et la guerre,

Le droit n'est qu'un frein vulgaire
Pour son mépris souverain!
Il proscrit, dépouille et tue,
En attendant la statue
Qu'on lui coule avec l'airain!

Dans le tyran que fait-elle,
— Car j'y crois! — l'âme immortelle?

Et puis, un jour, tout finit:
Idiots, fous, incurables,
Les méchants, les misérables
Le tombeau les réunit.
Le cadavre est là, livide;
Il se dissout : l'œil avide
Plonge, et veut y lire en vain;
En vain, quand la chair se glace,

On veut démêler la place
Où dort le souffle divin!

Parle, ô mort, où donc est-elle,
— Car j'y crois! — l'âme immortelle?

1866.

FIN.

TABLE

		Pages.
	AVERTISSEMENT	v
I.	La Robe (à C. Coquelin)	1
II.	La Chanteuse (à Th. Gautier)	9
III.	La Bien-Aimée de l'ouvrier (à L. Flameng)	13
IV.	Le Repos du paysan (à Ch. Gounod)	17
V.	Les Deux Ames (à M. Saint-Marc-Girardin)	19
VI.	Fleurs d'orange	27
VII.	Orgue de Barbarie (à Th. Nicol)	30
VIII.	La Fille aux bobines (à M. J.)	32
IX.	La Part de l'amour (à M. Jules Simon)	38
X.	Le Moule brisé (à M. Michelet)	42

		Pages.
XI.	La Mort du saltimbanque (à E. Deschanel). . .	45
XII.	Le Nid (à ma sœur)	59
XIII.	Le Lis blanc	62
XIV.	L'École (à M. E. Legouvé)	65
XV.	Le Taillis	70
XVI.	Le Dernier Salut.	75
XVII.	Mysticisme.	77
XVIII.	La Buvette (à H. de Bornier).	82
XIX.	Le Vieux Paroissien (à Mme L. G.).	85
XX.	Villanelle.	89
XXI.	Les Peureux	94
XXII.	La Rupture (à M. Éd. Thierry).	96
XXIII.	Les Petits Cercueils.	109
XXIV.	Édilité (à Alph. Hirsch).	116
XXV.	La Mère et l'Enfant	118
XXVI.	La Maison (à H. Taine).	124
XXVII.	Le Poète des cafés (à Ern. Desjardins).	128
XXVIII.	L'Enfant martyr (à Léon C.).	141
XXIX.	Le Spectre	147
XXX.	La Prière des folles (à Gustave Doré).	149
XXXI.	Chanson pour Alceste	160
XXXII.	Les Cinq Sens..	165

Pages.

XXXIII. La Promenade (à M. Regnier). 167
XXXIV. Les Abandonnés (à Mlle Favart). 170
XXXV. Sommeil (à Laurent-Pichat) 176
XXXVI. L'Enfant au jardin (à J. Faure 178
XXXVII. La Jalousie de la vieille. 181
XXXVIII. Le Premier Sourire (à Mme Regnier) 187
XXXIX. La Lie (à J. Claretie). 194
XL. Le Crime des servantes (à Alex. Dumas fils) . . 198
XLI. Printemps. 208
XLII. Le Derviche (à Edmond Polak). 214
XLIII. Le Comptoir 217
XLIV. La Place du pauvre (à I. Cahen) 222
XLV. L'Ame immortelle (à Paul Janet) 226

PARIS. — Typographie Charles UNSINGER, 83, rue du Bac.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

FEB 2 5 1988

a39003 002341898b

CE PQ 2347
.M2P6 1884
COO MANUEL, EUGE POEMES POPUL
ACC# 1225009